

Le concept de loyauté couvre un champ étendu allant de la loyauté conjugale, familiale, filiale, fraternelle jusqu'à des formes liées à des contextes idéologiques ou culturels. La loyauté qui se différencie de la fidélité fait référence à des notions telles la confiance, le respect de la dignité humaine au travail, en politique...

Cependant, la loyauté comporte aussi des aspects aliénants lorsqu'elle provoque des fixations intrapsychiques qui peuvent conduire à des répétitions de comportements négatifs. La maltraitance des enfants, dans un processus transgénérationnel, en est un exemple.

Comment amener chacun à faire des choix de vie "sans trop d'aliénation", c'est-à-dire en permettant au désir du sujet de se réaliser, parfois au prix d'une certaine "déloyauté intergénérationnelle"? En tant que professionnel, comment accompagner les familles à se construire dans le respect de la loyauté familiale et en se délestant de toute charge voire d'attentes de réparation?

Quatre regards différents permettent de déplier ces questions.

Lambros Couloubaritsis, professeur de philosophie, Emmanuel de Becker, pédopsychiatre, Catherine Ducommun-Nagy, psychiatre et Nicole Stryckman, psychanalyste.

LOYAUTÉS ET FAMILLES

*Lambros Couloubaritsis
Emmanuel de Becker
Nicole Stryckman
Catherine Ducommun-Nagy*

LECTURES

Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine du développement de l'enfant et de l'adolescent au sein de la famille et dans la société. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes.

TEMPS D'ARRÊT

yapaka.be

Coordination de l'aide aux victimes de maltraitance
Secrétariat général

Ministère de la Communauté française
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



yapaka.be

Loyautés et familles

*Lambros Couloubaritsis
Emmanuel de Becker
Nicole Stryckman
Catherine Ducommun-Nagy*

Temps d'Arrêt :

Une collection de textes courts dans le domaine du développement de l'enfant et de l'adolescent au sein de la famille et dans la société. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes...

Cette publication reprend les interventions de Lambros Couloubaritsis, professeur de philosophie, Emmanuel de Becker, pédopsychiatre, et Nicole Stryckman, psychanalyste, présentées dans le cadre des conférences les Lundis Midi des Bureaux de quartiers (cycle 06-07) sous le titre général «Loyautés structurantes ou encombrantes?», ainsi que l'intervention de Catherine Ducommun-Nagy, psychiatre, présentée lors d'une conférence de yapaka en novembre 2008.

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection Temps d'Arrêt est éditée par la Coordination de l'Aide aux Victimes de Maltraitance. Chaque livre est édité à 11.000 exemplaires et diffusé gratuitement auprès des institutions de la Communauté française actives dans le domaine de l'enfance et de la jeunesse. Les textes sont également disponibles sur le site Internet www.yapaka.be

Comité de pilotage :

Jacqueline Bourdouxhe, Françoise Dubois, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Alain Grumiau, Françoise Guillaume, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Perrine Humblet, Patricia Piron, Philippe Renard, Reine Vander Linden.

Coordination :

Vincent Magos assisté de Delphine Cordier, Sandrine Hennebert, Diane Huppert, Philippe Jadin, Didier Rigot et Claire-Anne Sevrin.

Avec le soutien de la Ministre de la Santé, de l'Enfance et de l'Aide à la Jeunesse de la Communauté française.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Ministère de la Communauté française – boulevard Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles. **Avril 2009**

Sommaire

Comment penser la loyauté aujourd'hui ? 5
Lambros Couloubaritsis

**Maltraitements à enfants:
processus de répétition 20**
Emmanuel de Becker

Désir et Loyauté font-ils bon ménage? 31
Nicole Stryckman

La loyauté dans le couple et dans la famille. 47
Catherine Ducommun-Nagy

Comment penser la loyauté aujourd'hui ?

Lambros Couloubaritsis¹

Introduction

Le concept de loyauté est à la fois ambigu et vaste. Son application couvre un champ très étendu, allant de la loyauté conjugale et familiale jusqu'à diverses formes de loyautés concernant l'humanité planétaire, en passant par les proches, les amis, les connaissances, l'école, la profession, les associations, les alliances, les partis et les institutions politiques, la patrie, la religion, le commerce national et international, les relations internationales, etc. Face à cette profusion de situations où l'on fait état de loyauté, la question se pose de savoir de quoi on parle lorsqu'on utilise les termes "loyal" et "loyauté".

En fait, les termes "loyal" et "loyauté" présentent depuis longtemps un lien avec ce qui est légal (legalis). À ce titre, la loyauté concerne, tout d'abord, ce qui est conforme ou requis par les lois – au sens large de lois divines, lois d'un souverain ou lois humaines d'ordre juridique. Cette structure complexe pose déjà une difficulté, dans la mesure où la conformité à la loi (au sens large) peut impliquer, selon les critères que chacun se donne, une conformité soit naturelle, soit conventionnelle. Cette démarcation est déjà un signe en faveur d'une distinction entre le passé et le présent car aujourd'hui la loyauté est le plus souvent envisagée dans la perspective d'une convention.

Cette évolution est importante parce qu'elle recouvre une rupture avec la confusion traditionnelle entre

¹ Lambros Couloubaritsis est professeur de philosophie.

“loyauté” et “fidélité”. En effet, “être loyal” était souvent compris au sens “d’être fidèle” à des engagements pris, voire à des promesses faites. Cette variante situe la loyauté sur un plan plus fondamental, d’ordre éthique. Elle met en jeu des lois d’honneur, d’honnêteté, de droiture, de probité ou de dévotion... À l’opposé, être déloyal suppose le déshonneur, la malhonnêteté, l’hypocrisie, la perfidie, la tromperie... Dès lors qu’on fait intervenir la fidélité, toute infidélité devient une déloyauté qui, dans certains milieux et dans certaines circonstances, prend la forme d’un opprobre, d’un scandale, voire d’une ignominie. Or, c’est ce lien à première vue indissociable entre loyauté et fidélité qui pose problème car le devoir de loyauté serait, dans ce cas, tributaire du principe de fidélité. Cette fusion, qui effleure la confusion, est au cœur de l’usage habituel, encore aujourd’hui, du terme “loyauté”. Dans la plupart des cas, on définit la loyauté à partir de la fidélité comme si la loyauté n’était qu’une forme de fidélité à des engagements pris. Il s’agit d’une perspective qui se place sur le plan moral uniquement, au détriment d’une possibilité plus pragmatique et fonctionnelle. Cette dernière perspective permet d’approcher le concept de loyauté par d’autres voies, comme celle de la proximité.²

Selon mes analyses, la proximité présente deux visages que j’ai distingués par les termes ambivalence et antinomie de la proximité. Le premier type de proximité oppose proximité spatio-temporelle et proximité relationnelle qui met en jeu une dimension plus profonde du rapprochement car elle révèle que la proximité n’est pas (uniquement) tributaire de la diminution de l’espace et du temps mais dépend de la relation réalisée entre les êtres humains. Quant à l’antinomie de la proximité, elle fait voir que plus on se rapproche de quelque chose plus cette chose apparaît comme inconnue ou complexe. D’où la

nécessité de former des configurations qui délimitent les choses, en les réfigurant ou en les transfigurant, voire en les défigurant. Cela montre que, chez chacun d’entre nous, toute configuration contribue à la formation d’un monde proche, qui nous appartient en propre, monde que je qualifie de monde proximal. Ce monde suppose, en même temps, la co-présence de distances constitutives en lui, c’est-à-dire, de l’existence d’un nombre considérable de choses que nous tenons à distance, par ignorance ou pour d’autres raisons, notamment à cause de nos limites et de l’impossibilité de tout actualiser en nous. Ce monde, que je qualifie de monde distal, est tel qu’au lieu de se réduire lorsqu’on y pénètre, il s’amplifie avec chaque rapprochement.

Ces deux perspectives de la proximité me semblent importantes pour analyser aujourd’hui la question de la loyauté. La loyauté et la fidélité expriment des relations différentes de proximité. Or, si l’on persiste, d’une part, à associer loyauté et fidélité ou, d’autre part, à limiter la notion de loyauté comme conformité à des lois ou des règles selon un système contractuel, qui domine aujourd’hui, nous occultons, dans les deux cas, la souffrance humaine et la proximité réalisée par la confiance, qui répond à cette souffrance.

Mais pour que cette analyse puisse être menée à bien dans le contexte, il me semble utile d’engager un bref retour au passé, notamment au Moyen Âge, où le devoir de loyauté s’accorde, jusqu’à un certain point, avec le principe de fidélité. Cela contraste avec l’éloignement, sinon l’opposition qui se dessine aujourd’hui entre la loyauté et la fidélité, et qui peut être perçue dans tous les champs de nos actions. J’illustrerai cette question par certains cas, comme la religion, la famille et la politique.

² Lambros Couloubaritsis, *La proximité et la question de la souffrance humaine*, Ousia, Bruxelles, 2005.

Loyauté et fidélité : un divorce déjà originaire

Au Moyen Âge, notamment à l'époque mérovingienne, les lois exprimaient la force de la solidarité familiale. Chez les Francs, nul ne pouvait, sans autorisation du tribunal, quitter la parentèle à laquelle il était lié par la naissance. La parentèle assurait les droits d'héritage et de protection mais, en contrepartie, chacun était astreint à des devoirs parmi lesquels figurait surtout l'assistance dans des moments difficiles. Théoriquement, le groupe de parenté devait encadrer l'individu de la naissance à la mort ; il devait assurer la protection de ses membres et contribuer à l'équilibre social en concluant des alliances nécessaires à la paix.³ Dans le cadre d'une telle perspective, loyauté et fidélité sont inséparables ; mieux, la loyauté était soumise à la fidélité. Compte tenu du contexte chrétien dans lequel s'inscrivent ces idées, la fidélité n'était pas étrangère à une référence commune : la foi religieuse et la foi en un système qui s'y accordait à travers la hiérarchie qu'il imposait.⁴ La fidélité s'inscrivait ainsi dans le cadre de relations hiérarchiques et verticales qui naissaient tant par la filiation que par l'alliance (mariage), et qui étaient consacrées par des rites.

Dans un système hiérarchique, à côté des liens de parenté (premier cercle) s'ajoutaient d'autres liens, où l'on peut placer les nobles, les ecclésiastiques, les militaires, etc. Les rapports d'amitié, comme ceux d'inimitié, transcendaient les liens de parenté. Cependant, plus on se rapproche des rapports horizontaux où la proximité relationnelle semble plus facile, plus on constate qu'ils deviennent complexes, car ils sont réglés, non seulement par l'entre-aide (à

travers des accords), mais par des interdictions, consacrés par des serments. Or, l'émergence d'une forme de méfiance modifie d'emblée les relations de proximité relationnelle en écartant la fidélité au profit d'une simple loyauté fondée sur le respect et la conformité d'une règle. Il se confirme ainsi que, déjà au Moyen Âge, loyauté et fidélité ne coïncidaient pas nécessairement.

On peut dire que la fidélité se caractérise par une promesse et un serment, ce qui n'est pas nécessairement le cas de la loyauté, laquelle peut exprimer une obligation parentale ou une amitié fondée sur des rapports d'égalité. Mais dans tous les cas, la proximité n'est réalisable qu'à travers une forme de confiance. Au point que l'absence de fidélité, qui risque de produire de la méfiance, peut être compensée par des règles qui rétablissent la confiance par la loyauté. Ces subtilités du Moyen Âge peuvent éclairer aujourd'hui les rapports entre loyauté et fidélité, qui marquent un tournant dans la problématique de la proximité. À telle enseigne que le lien que nous imaginons souvent, en les rapprochant, n'est pas évident, tandis que la rupture et l'opposition semblent de plus en plus dominer, dessinant de nouvelles formes de proximité. Du reste, ces formes ne sont pas étrangères à des pressions produites par la société technico-économique contemporaine et par les souffrances qui en découlent.

Loyauté religieuse

Nos sociétés modernes opposent souvent croyants et incroyants. On qualifie de croyants ceux qui croient à l'existence de Dieu. Mais ce type de proposition est vague car on peut assumer une croyance en Dieu selon plusieurs formes de religion. Un chrétien qui croit en Dieu mais ignore la spécificité des différentes tendances du christianisme (catholique, orthodoxe, anglican, protestant...), ou encore, tout en la connaissant parfaitement, ne pra-

³ Le Jan, *Famille et pouvoir dans le monde Franc (VII^e – X^e siècle)*. Essai d'anthropologie sociale, Publications de la Sorbonne, Paris, 2002, pp. 77 ss.

⁴ *Ibid.*, pp. 122 ss. Cf. aussi J. Baschet, *La civilisation féodale*, Aubier, Paris, pp. 108 ss.

tique pas sa foi ou la pratique occasionnellement, est certes loyal à l'égard d'une croyance mais n'est pas pour autant fidèle à la foi qui est la sienne. Il en était tout autrement au Moyen Âge où la vérité révélée impliquait une obéissance aux institutions et à ses représentants. Le cas le plus caractéristique de la confusion est celui des Américains, qui universalisent la croyance en se référant au Divin indépendamment des différentes tendances religieuses des divers citoyens américains. Du reste, de plus de plus de chrétiens catholiques sont loyaux à l'Église mais ne sont pas toujours fidèles aux préceptes du pape (concernant par exemple la contraception, l'avortement...). Des éléments d'erreur, de tromperies et de mensonges interfèrent sans cesse et subvertissent ainsi les règles introduites par la tradition apostolique, les pères de l'Église et les divers Conciles qui, au fil du temps, ont constitué la vérité doctrinale. Autrement dit, aujourd'hui, la pratique religieuse de nombreux chrétiens rompt avec une fidélité doctrinale traditionnelle s'écartant d'une forme de vérité considérée comme inaliénable. La hiérarchie qui était, dans le passé, le fondement de la fidélité et de la vérité, exprimées par l'obéissance, se trouve ainsi ébranlée. Or, lorsqu'elle n'est plus assumée comme telle, la hiérarchie devient formelle, de sorte que les distances se creusent progressivement entre le croyant et l'Église.

Pourtant, en dépit de cette infidélité, de nombreux croyants s'accordent lors d'événements importants de la vie ecclésiastique, comme le baptême, la première communion, certaines fêtes, etc. En ce sens, ils conservent une forme de loyauté à l'égard de l'Église. Mais par rapport à pareille loyauté, la question se pose de savoir quelles proximités spatio-temporelle et relationnelle ces croyants entretiennent avec l'Église. En l'absence d'une fidélité sans faille, ne font-ils pas la promotion d'une proximité fondée sur une loyauté qui se limite à la conformité à certaines règles perpétuant un attachement qui préserve, tout compte fait, la nécessité

de l'institution ecclésiastique ? La question peut être posée car désormais un manque de confiance, sinon une défiance, régit ces rapports nécessitant de nouvelles formes de proximité. Il n'empêche que de tels écarts risquent de produire un jour des souffrances susceptibles d'ébranler les références traditionnelles des Églises, à moins que le principe de loyauté ne s'impose comme plus pertinent que celui de fidélité.

Loyauté familiale

Nous avons vu qu'au Moyen Âge, on ne pouvait quitter la parentèle à laquelle on était lié par la naissance. La parentèle assurait, de la naissance à la mort, des droits d'héritage et de protection mais, en contrepartie, chacun était astreint à des devoirs parmi lesquels figurait surtout l'assistance lors de moments difficiles. De ce fait, la fidélité et la loyauté étaient inscrites dans cette structure de parentèle, où la proximité et la confiance étaient réglées sur des habitudes et des traditions. Dans la société actuelle, on assure d'autres formes de proximité, en accordant une primauté et une priorité aux collègues, aux associés dans des organisations, aux amis et à d'autres types d'alliés. On le fait selon une confiance qui transcende parfois celle qu'on perçoit par rapport à sa famille parentale. Sous la pression d'une société en mutation qui multiplie la profusion d'objets et d'activités à consommer, donc aussi les besoins, les femmes sont de plus en plus obligées de travailler.

Or, par le travail, la femme découvre sa liberté et son autonomie et jouit d'une dignité qui lui a été longtemps refusée. La vie en dehors du foyer, aussi bien des hommes que des femmes, avec des collègues et des amis, est devenue paradoxalement plus innovante que les heures qui réunissent un couple quotidiennement; de sorte que les relations de fidélité se laissent submerger par d'autres relations

qui séparent de plus en plus fidélité et loyauté. Les proximités spatio-temporelles et relationnelles se transforment profondément et ébranlent parfois la fidélité. Souvent, la fidélité est mise entre parenthèses, suscitant des situations conflictuelles, qui nécessitent de nouvelles formes de proximité pour contrôler les souffrances. C'est dans ce cadre que l'édification de nouveaux modes de loyauté, en dehors de la fidélité, devient nécessaires pour préserver la paix entre les personnes, surtout lorsque les couples ont des enfants. Une telle perspective suppose en tout cas une distinction entre fidélité et loyauté.

En effet, dans le passé (du moins théoriquement), la loyauté conjugale était identifiée à la fidélité du couple. Toute infidélité détruisait la confiance mutuelle et était sanctionnée. Souvent, les divorces ressemblaient à des champs de bataille où s'affrontaient deux camps, ce qui multipliait les souffrances. Jusqu'à quel point une infidélité avouée (dire la vérité) est – ou non – source de souffrance pour la personne trahie, demeure un problème central et difficile à gérer. Le rigorisme kantien est-il une référence incontournable ou bien la réalité impose-t-elle d'autres options dès lors qu'on tient compte de la souffrance que peut provoquer la vérité ? Ce que les paroles blessantes engendrent comme souffrance n'a jamais fait suffisamment l'objet d'un travail, comme si seule la violence physique portait atteinte à l'intégrité des personnes et provoquait le plus grand préjudice. En réalité, derrière la violence des paroles, se cache souvent une arme redoutable qui peut provoquer des souffrances psychiques et morales extrêmement graves qui marquent indéfiniment le psychisme de la personne blessée. Dès lors, le mensonge ne serait-il pas parfois préférable à la vérité lorsqu'on prend la souffrance comme mesure de l'action ? Dans le cadre d'une religion qui écarte le mensonge et le considère comme un péché, pareil énoncé peut sonner comme dissonant et apparaître comme monstrueux. Pourtant, la religion

est préservée, car c'est finalement Dieu qui jugera du statut de la vérité et du mensonge. C'est plutôt du côté de la vie, dans le monde des vivants, que le problème se pose car il nous place dans l'ordre des conséquences qu'entraîne le mensonge ou la vérité. Or, à une époque où les promesses ne sont plus considérées comme éternelles, des positions univoques paraissent de moins en moins crédibles ou applicables. Désormais, les interrogations se multiplient et l'on peut considérer que de telles questions ne sont plus des tabous.

Dans les faits, depuis la formation de familles recomposées, nous assistons à un bouleversement profond, du moins dans certains pays européens, où l'infidélité se distingue de plus en plus de la loyauté. La méfiance qui surgit au début, qui crée une atmosphère conflictuelle et multiplie les antagonismes et les souffrances, a peu à peu évolué vers une nouvelle forme de confiance. Le divorce par consentement illustre bien cette situation où l'on crée une structure de loyauté pour préserver la bonne entente et la confiance au profit des enfants, tout en reconnaissant que, face aux souffrances dues à l'absence de véritables proximités relationnelles (comme l'amour par exemple ou le désir de l'autre), la fidélité n'est plus un absolu. Ces nouvelles formes de proximité, qui remplacent la fusion amoureuse au nom du respect de l'autre et de ses choix (au détriment d'une jalousie malsaine et de ressentiments destructeurs), sont susceptibles de construire une nouvelle forme de vie, attestant une profonde modification des décisions humaines. Celles-ci ne sont plus considérées comme étant définitives ou irrécusables. Aujourd'hui, le temps propice des rencontres ne saurait plus être envisagé comme unique et exceptionnel. Il est compris comme une occasion qui peut se produire et se reproduire, voire comme une situation qui met en œuvre pour chaque individu de meilleures conditions de vie, du moins en espérance.

Loyauté professionnelle

Au moment où la globalisation économique bouleverse les rapports, d'abord, entre les entreprises, comme le témoigne par exemple la multiplication des OPA, ensuite, entre les membres d'une entreprise à cause des promotions ou des délocalisations, le problème de la loyauté est à l'ordre du jour. La loyauté, dans ce domaine, trouve sa source principale dans la structure impliquée par les rapports contractuels. Je me limiterai ici à la loyauté qui concerne les membres d'une entreprise, en prolongeant mon approche du côté de la mission médicale, où le problème des intérêts économiques est théoriquement neutralisé par l'importance de l'homme et de ses souffrances. C'est dire que je n'aborderai pas la question d'une obligation de loyauté qui s'impose au dirigeant d'une société à l'égard de tout associé ou actionnaire, ni dans la concurrence entre entreprises, qui est aujourd'hui envisagée dans nos Etats de droit et qui rend le problème beaucoup plus complexe encore qu'il n'apparaît ici.

Aussi longtemps qu'un employé et son employeur respectent le contrat, la loyauté domine leurs rapports. Toutefois, dans les faits, les choses sont plus complexes, tout comme sont plus complexes les rapports entre le médecin et le patient, qui peut servir à éclairer cette perspective. Dans le cas de la structure hospitalière, il apparaît qu'un médecin, avec le bagage de sa formation et de sa compétence, a pour mission de guérir un malade par tous les moyens mis à sa disposition en étant payé en retour pour ses prestations. Mais, en réalité, la pratique médicale est plus qu'une mission de cet ordre car le rôle du médecin est en réalité de répondre à la souffrance du patient. En ce sens, sa mission, qui exprime sa loyauté, est doublée par une vocation : répondre à un appel, en l'occurrence celui de l'être souffrant. Par là, la loyauté, qui est inscrite dans l'accomplissement de sa mission, est associée à

une proximité relationnelle plus profonde qui met en jeu un engagement.

Cela nous rapproche paradoxalement de la fidélité. Mais pour éviter l'usage ici du terme de fidélité, je préfère dans ce cas précis celui de vocation, au sens d'une réponse à un appel. On peut dire que lorsqu'il tient compte de la souffrance du patient, le médecin enrichit la compétence acquise et la mission qui lui a été confiée par la société, qui est celle de guérir. De plus, ce qui est exprimé à travers le concept de vocation, marque une fidélité à la dignité humaine. Mais, en réalité, ce lien entre loyauté médicale et fidélité par l'entreprise de la vocation n'est pas facile à assumer aujourd'hui du fait de la division des actes médicaux et de la complexification en milieu hospitalier. Même s'il est souhaitable que ce lien soit favorisé, la séparation entre les deux concepts domine une fois encore dans le monde contemporain.

Cette complexification laisse apparaître que l'on peut repenser également le rapport entre employé et employeur selon une proximité relationnelle plus profonde, même s'il est difficile de transplanter l'idée de vocation dans le monde des entreprises. Au-delà du contrat qui lie l'employé et l'employeur, des rapports humains se nouent en fonction d'un projet et des relations se créent au fil du temps. Sans parler ici d'amitié possible, qui constitue une relation de proximité rare et se réalisant, comme Aristote l'a déjà écrit, seulement entre deux ou trois personnes dans une vie humaine, on peut néanmoins parler de l'émergence d'une fidélité à un idéal possible. L'employé devrait en effet pouvoir transcender son contrat en relevant ce qui y est implicite : le progrès et l'image de l'entreprise, donc aussi l'effort pour réaliser un idéal. Autrement dit, au-delà d'un contrat qui requiert une loyauté, se tisse une œuvre en vertu d'aspirations plus profondes qui mettent en jeu une fidélité à l'égard de l'entreprise. Or, pareille fidélité n'est possible que si l'employeur favorise cette attitude. Autrement dit, si l'on attend de l'employé qu'il

agisse à la façon dont agirait un indépendant en faveur de sa propre entreprise, l'employeur devrait auparavant établir les conditions pour que les rapports de proximité transcendent la loyauté afin de fructifier la fidélité. L'employeur doit ainsi anticiper cet effort en discernant qu'un tel effort suppose des sacrifices et des souffrances qu'on ne saurait occulter sans porter préjudice à la dignité de l'employé. C'est pourquoi le fond de ces rapports doit être régi par une confiance réciproque.

En vérité, cette situation – pour ainsi dire idéale – n'est pas plus réalisable que ne l'est celle de l'activité médicale dans un monde où dominent les tensions et les antagonismes. Aussi plusieurs cas de figures peuvent-ils se présenter ; par exemple, si en parallèle au contrat, des promesses ont été faites par l'employeur à l'employé mais qu'elles n'ont pas été tenues, les conditions d'une fidélité sont aussitôt perturbées. Ces promesses non tenues ajoutent à la loyauté une forme de fidélité trahie. La méfiance produit une cassure dans la proximité relationnelle. Le plus souvent, l'employé répond à cette infidélité en cherchant un nouvel emploi, tout en restant loyal à l'entreprise selon la lettre du contrat. Si, par exemple, une société concurrente souhaite débaucher l'employé en question, il peut suppléer au manque ressenti par des promesses qui ébranlent sa fidélité même s'il donne l'impression d'être loyal. Cette loyauté, qui atteste une conformité à la règle, n'implique pas moins une distinction avec la fidélité. Ce cas précis révèle que la fidélité manifesterait l'esprit de la lettre du contrat, laissant voir que le rapprochement que je me suis permis d'établir entre fidélité et vocation n'est pas la seule ouverture que cette notion autorise. Cela ne m'empêche pas, une fois encore, de souligner que la complexité de la réalité technico-économique favorise surtout la séparation entre loyauté et fidélité plutôt que leur lien.

En prolongeant cette perspective du côté des conflits et des antagonismes dans les entreprises,

on découvre aujourd'hui d'autres phénomènes radicaux qui rompent la confiance entre employeur et employé et qui peuvent aboutir à ce qu'on qualifie de harcèlement sexuel ou moral. Cette perspective est importante pour comprendre comment la fidélité liée aux promesses peut être renversée et devenir une tragédie qui ébranle même la loyauté propre aux accords contractuels, entraînant, pour la personne qui subit un harcèlement, des souffrances profondes. Celles-ci nécessitent souvent un recours à des structures d'accompagnement psychologique qui nous ramènent au domaine médical, non plus cependant comme un parallèle illustratif, mais comme un complément vital.

Loyauté politique

La loyauté, en politique, prend plusieurs formes : la loyauté d'un homme politique à son pays, à son parti, à l'égard aussi de ses collaborateurs ou de ses électeurs. Chacune de ces loyautés est différente et dépend des variables qui la déterminent et des différentes formes de proximité qui s'y nouent. Mais dans tous les cas, la confiance (comme la défiance) est le facteur essentiel qui traverse tous ces cas de loyauté.

Dans ce travail, je porte surtout l'accent sur le rapport entre le responsable politique et l'électeur qui lui accorde sa confiance sur base des idées qu'il exprime et représente, et des promesses qu'il fait. Car la difficulté de répondre aux demandes que les promesses cherchent à circonscrire, produit souvent une méfiance qui ébranle la fidélité de l'électeur à l'égard d'une personne, voire d'un parti, sinon à l'égard du régime démocratique, favorisant les positions extrêmes, liberticides. Il arrive que, tout en ne croyant plus à la crédibilité d'un parti et de ceux qui le représentent, des électeurs ne transforment pas leur manque de foi et de fidélité en déloyauté, et votent encore en faveur de ce parti et des mêmes

personnes. On peut parler ici d'une loyauté en dépit d'un doute quant à la fidélité. Ce phénomène, qui régule de nombreuses actions humaines dans de nombreux secteurs de la vie, est l'un des facteurs qui ébranle, de plus en plus, les proximités relationnelles car il exprime une crise qui déborde les partis politiques et qui concerne le phénomène politique comme tel. Il se manifeste souvent aux élections par un déplacement de voix vers un autre parti. Dans ce cas, l'infidélité contamine la loyauté qui se trouve elle-même subvertie.

Il n'empêche que, généralement, la loyauté démocratique, en dépit d'une foi et d'une confiance trahies à l'égard de ce à quoi l'on s'attache, en est le plus souvent l'expression la plus constante. Cela peut être un réconfort pour ceux qui sont élus, mais, dans les faits, ce phénomène, lorsqu'il n'est pas transformé en déloyauté (le vote pour un autre parti politique) peut devenir le préambule d'une fixation dans l'esprit des citoyens, à savoir que le mensonge est au cœur du discours politique. C'est cela qui alimente souvent les discours des partis non démocratiques qui exploitent cette fragilité pour déstabiliser la démocratie. Mais, parallèlement, cela révèle que la loyauté démocratique, aussi fragile qu'elle soit, est aussi le fruit du pluralisme. Or, ce pluralisme, qui exprime la diversité des options démocratiques, prend une place centrale dans les pays qui nécessitent des coalitions. Dans de nombreuses circonstances où le jeu politique est intense, nous assistons à des renversements d'alliances, parfois en dépit d'accords préélectoraux ou d'accords secrets entre partis. Ces déplacements de décisions politiques ne sont possibles que parce la loyauté de départ est souvent accompagnée d'une infidélité quant aux respects du contenu des urnes.

Par conséquent, la complexité du réel et la difficulté de maintenir les promesses, ainsi que la multiplicité de choix pour les électeurs et la combinatoire des alliances pour les partis ne sont possibles que

parce que la fidélité n'est pas un absolu. La seule fidélité absolue dans le champ démocratique est la fidélité à la liberté, comme l'avait souligné Périclès. En fait, les Anciens avaient déjà fait la différence entre obéissance aux lois de n'importe quel régime politique, y compris des régimes despotiques (ce qu'on peut qualifier de justice légale) qui marque une forme de loyauté, et le statut moral de la justice qui y est imposée. C'est dans cette ouverture que le régime démocratique a trouvé sa prééminence, car il met en jeu la foi en la liberté et la nécessité d'instaurer plusieurs formes de justice régies par l'équité et le bien-être des citoyens. Pour les Anciens penseurs de la démocratie (Protagoras et Aristote), cette liberté permettrait de promouvoir des lois auxquelles nous obéissons parce que nous en sommes responsables. Cette loyauté met en jeu un plus qui confère une force plus grande à la confiance. La fidélité ultime à la liberté et à l'équité atteste ce plus. Mais aujourd'hui où la puissance de la technico-économie domine, en affaiblissant le fonctionnement de nos démocraties, cette fidélité est souvent mise entre parenthèses au profit d'une loyauté contractuelle.

De ce qui précède, il ressort que la loyauté politique peut être investie d'un ensemble de valeurs : fidélité, vocation, fiabilité, crédibilité, effort, aspiration, liberté... C'est chaque fois ce plus qui permet de dépasser le formalisme par la dimension existentielle de l'homme. Le critère essentiel qui devrait régler ce plus, pour promouvoir de telles valeurs, est la souffrance humaine. C'est seulement si l'on prend la souffrance (due aux multiples pressions de la vie) comme mesure des actions humaines, que ce plus pourrait enrichir la loyauté par la promotion de la dignité humaine. C'est pourquoi on pourrait dire que quel que soit le domaine de la vie où loyauté et fidélité se côtoient, l'horizon ultime des actions doit être cette notion de dignité humaine, à laquelle on devrait être pour ainsi dire fidèle, pour réguler les différentes pratiques de loyauté.

Maltraitements à enfants : processus de répétition

*Emmanuel de Becker*⁵

Les mécanismes de répétition de la maltraitance

Les facteurs incitant la répétition des actes de maltraitance à l'égard des mineurs d'âge sont pluriels et diversifiés, selon, entre autres, le type de maltraitance. Nous exposons ici, quelque peu schématiquement, différents éléments psychoaffectifs, relationnels, contextuels, en nous appuyant centralement sur les concepts de transmission et de loyauté. Une interrogation demeure toutefois délicate à cerner : pourquoi, dans certains cas, la maltraitance se répète-t-elle au-delà des enjeux de transmission et de loyauté et, dans d'autres, s'interrompt-elle et laisse-t-elle place au respect et à l'adéquation du lien ? Et, en corollaire, pourquoi une première fois ?

S'il y a nécessairement transmission, la loyauté entre générations est loin d'être toujours repérable à la première analyse du système. La transmission de valeurs positives et d'autres négatives, s'intrique au phénomène de loyauté, lui-même chargé positivement et/ou négativement, qui, réciproquement, colore, connote, marque la transmission. Plus fondamentalement, comment l'enfant peut-il ne pas être loyal, du moins en partie, à ses parents ? Et, de ce fait, ne pas répéter l'histoire... ?

Épinglons donc ces facteurs de vulnérabilité qui, s'ils sont cumulés, vont vraisemblablement précipiter la répétition de maltraitance. Focalisons-nous sur le parent principalement concerné par "l'agir maltraitant" en considérant, à partir de lui, les autres protagonistes et les éléments contextuels ainsi que leur perspective diachronique.

La place de l'enfant et la question de l'altérité

D'abord, penchons-nous sur l'enfant réel avec sa part d'imperfections, d'insatisfactions, de provocations envers l'adulte ; en lui-même, l'enfant est indéniablement source de déceptions, de colères, d'énervements. De plus, par leur histoire, leur statut, certains enfants co-participent au processus maltraitant. Le rapport de force inégal facilite le passage à l'acte. Dans les traumatismes chroniques, et certainement quand l'enfant est en bas-âge, il ne différencie guère les mondes extérieur et intérieur et ne peut comprendre les raisons de la maltraitance à son égard. Cette situation incompréhensible génère en lui ce qu'on appelle une "culpabilité primaire" dans le sens où l'enfant se dit qu' "il est mauvais... que c'est ainsi, que c'est comme ça". Ultérieurement, au fil du temps, il supportera difficilement que l'on soit bon et adéquat avec lui, étant donné qu'il a commencé l'existence avec une distorsion entre liens adéquats et toxiques. En corollaire, il n'est pas rare qu'il soit traversé de pensées sacrificielles, se soumettant pour "sauver" le parent. Plus loin, l'enfant évitera de penser par un processus de sidération, que l'on peut objectiver par les tests estimant le quotient de développement (le Brunet-Lézine entre autres) ; ceux-ci montrent bien les processus défensifs mis en place pour bloquer la pensée. Bien plus tard, l'enfant répétera le traumatisme, le rejouant dans une finalité de réévocation de l'objet premier. De plus, une éventuelle addiction n'est pas impossible

⁵ Psychiatre infanto-juvénile, Emmanuel de Becker travaille au Service de Psychiatrie infanto-juvénile des Cliniques universitaires Saint-Luc et au Service de santé mentale Chapelle-aux-Champs à Bruxelles.

étant donné la part d'excitation liée à cette modalité interactionnelle violente.

Et puis, l'adulte peut entrevoir dans l'enfant une valeur symbolique négative, et signifiante d'autres enjeux. Les dimensions imaginaires sont activées quand l'enfant perd sa qualité de sujet propre pour devenir le prolongement fantasmatique d'un autre. L'autre, cela peut être le parent lorsque l'adulte voit en l'enfant le sujet chéri ou le bras armé de l'ex-conjoint, ou le rappel d'une autorité parentale disqualifiante. Le droit à la revanche, à la vengeance, s'affirme selon une légitimité destructrice que le parent nourrit par accumulation de blessures narcissiques et éventuellement physiques.

Dans l'inceste, la dimension du don est pervertie. En effet, le parent donne à l'enfant des expériences inadaptées à son âge et à son statut. L'enfant, s'il ne semble pas traumatisé sur le moment, sera marqué dans l'après-coup. L'effraction intériorisée cause chez l'enfant à tout le moins un trouble. L'aspect psychotraumatique d'un événement peut s'encoder, s'encrypter, au point où le sujet l'occulte et n'en parle pas ; l'effet de sidération va de pair avec la non-incorporation psychique et ne donne pas accès à la représentation et au langage. C'est aussi le cas, par exemple, de l'enfant témoin de l'agression violente d'un parent sur le conjoint.

Ainsi en consultation, nous rencontrons des enfants terrifiés, indifférents, aux repères spatio-temporels troublés, ou encore qui présentent un "gel des sentiments" marqué, entre autres, par l'évitement du regard, le visage peu expressif... Quoi qu'il en soit, plus le traumatisme interviendra tôt dans le développement de l'enfant et sera répété, plus ce dernier intériorisera un lien sur un mode pathologique. S'en suivront des troubles de l'attachement avec désorganisation et désorientation du sujet. Rappelons, si cela était nécessaire, combien les attachements perturbés précocement représentent de réels "can-

cers du psychisme" dans son volet affectif.

D'une façon générale et à la suite de Perrone, il y a lieu de penser que, dans l'inceste, l'interdit s'est déplacé sur le langage. Dès lors, on peut entrevoir une piste thérapeutique intéressante par la reconnaissance, la prise de la parole sur les événements abusifs ; reconnaître et nommer permettent un positionnement qui distancie du lien d'emprise.

L'enfant pris à parti ne concerne pas seulement celui de la relation objectale ; des auteurs comme Brissiaud et Tilmans-Ostyn ont insisté sur l'enfant "emmuré", enfui dans le parent maltraitant. Ce sujet-là est peu accessible et la souffrance qu'il a captée, souvent de façon sourde, se déverse sur l'enfant réel, présent en face de l'adulte. Lors de la décharge violente, celui-ci n'a pas conscience qu'il maltraite un autre enfant, pensant peut-être renvoyer sa rage au parent qui l'a fait souffrir ; nous constatons là une confusion de générations. Cette confusion se retrouve également quand l'adulte éprouve le besoin d'un enfant idéal, réparateur de blessures de l'enfance, sorte de prothèse narcissique. Dans l'établissement de la relation, celle-ci est pervertie, faussée. Au travers de la distorsion, les patterns transactionnels dysfonctionnels vont se rejouer d'une génération à l'autre, sous des formes diverses.

L'identification

Décrit par différents auteurs, dont Laupies, le mécanisme d'identification à l'agresseur est régulièrement évoqué dans le chef de l'auteur des faits de maltraitance. L'enfant ayant connu la violence, s'identifie pour une part à l'agent maltraitant ; il s'agresse lui-même et puis autrui. Il en résulte culpabilité et angoisse, auxquelles l'enfant ne peut pas consciemment donner une cause. Ultérieurement, l'enfant du parent qui l'a maltraité sera le destinataire de la haine qu'il s'est appropriée ; "l'ex-victime" est alors le sujet blessé, qui décharge la haine et projette

l'agresseur introjeté. Cette identification à l'agresseur s'appuie sur la loyauté de l'adulte envers son parent maltraitant. En s'identifiant à lui, il démontre qu'il n'est guère meilleur parent, qu'il ne vaut pas mieux que lui. Il maintient de la sorte un lien, certes tordu, mais un lien quand même!

La parentification

En se basant sur la balance des dettes et mérites, on considère que la parentification est une inversion de rapport de valeurs de celle-ci. À un moment, l'enfant devient le parent de son parent, ceci parfois à un très jeune âge. Concrètement, il arrive qu'un adulte devenant parent et ayant subi la maltraitance, "demande" à son enfant de "payer" pour les dettes du passé. L'ardoise "pivot" et les plus jeunes doivent assumer et assurer une place d'adulte... qu'ils ne peuvent évidemment pas occuper. Dans ces cas, les enfants deviendront boucs émissaires, objets de maltraitance et porteront la responsabilité des problèmes familiaux et parentaux. Animés par la culpabilité, ils s'épuiseront à tenter vainement de sauver la famille et concéderont, en conséquence, aux "châtiments" dus à leur échec; distorsions cognitives et surtout affectives se répéteront alors de génération en génération.

La carence des soins au plan maternel

Certains parents maltraitants conservent au fond d'eux-mêmes une nostalgie d'attention et d'amour qu'ils n'ont pas connus; ils sont "affamés d'affection". Angoissés, peu sûrs d'eux, ces adultes, par la parentalité, développent une attente démesurée de réparation affective de la part de l'enfant. Celui-ci doit correspondre à ce rôle, au risque de "chosification". Plus loin, l'adulte s'approprie le projet existentiel de l'enfant lui-même et se réalise donc à travers lui. Le mécanisme de différenciation fait défaut, la menace fusionnelle entraîne alors l'utilisation du corps de l'enfant comme objet sexuel par l'adulte carencé. Si l'enfant ne correspond pas au désir du parent, ce dernier se sent trompé et

trahi et la frustration s'exprime par la négligence, la violence, le rejet. Les enfants, pris dans ces dysfonctionnements familiaux, montrent des difficultés de socialisation, se plongeant difficilement dans une vie de groupe et/ou ne respectant guère les limites corporelles. Soulignons que, quand bien même un parent ne peut développer suffisamment sa fonction parentale à l'égard de son enfant étant donné une souffrance psychique de nature psychiatrique, et qu'il y a donc lieu d'envisager une séparation prolongée, nous recommandons de maintenir un lien, plus que probablement médiatisé, pour éviter l'idéalisation et le processus de clivage corollaire. En consultation, on sera attentif à maintenir une pensée différenciée et ce en présence du parent, pour appuyer la réalité telle qu'elle est, et éviter la fusion pathogène.

La défaillance de la fonction paternelle

Ici, les parents n'ont pas bénéficié, durant l'enfance, d'une socialisation familiale imprégnée d'une fermeté bienveillante; l'insécurité ainsi générée a conduit à une connaissance caduque des limites de soi et de l'autre. Les relations générales en sont marquées d'une part par défaut de notion de réciprocité et d'autre part par manque d'adéquation d'une fonction d'autorité. Dans les liens aux enfants, ces parents font preuve de laxisme, ou, au contraire, de totalitarisme. On observe alors des comportements de violence physique et des contextes de négligence envers les plus jeunes. Ces derniers accumulent les inadéquations de leurs parents et sont envahis par la rage vengeresse qu'ils retourneront vers la génération future; une nouvelle fois un cycle s'installe...

Barudy et d'autres auteurs ont montré, dans la suite des défaillances de la fonction paternelle, deux autres troubles qui se situent pour l'un au niveau de la hiérarchie familiale et pour le second au niveau des frontières familiales. Fréquemment, dans les systèmes maltraitants, les limites hiérarchiques ne

sont pas claires ni correctement définies et guère respectées. Le contexte est flou, les rôles et tâches des uns et des autres sont à peine explicités, notamment ceux des parents censés contenir et guider les enfants. On retrouve alors la parentification, voire la délégation, quand ce n'est pas l'opposition directe et l'escalade conflictuelle, parfois meurtrière. Par ailleurs, des coalitions apparaissent dans les confusions générationnelles, traduites, par exemple, par une proximité grands-parents / enfants disqualifiant la génération parentale. Grandir dans un tel contexte perturbe l'apprentissage relationnel d'un enfant.

L'autre trouble touche aux frontières que la famille établit avec l'extérieur et en elle-même. Rappelons qu'il existe trois grands types de frontières intra-familiales, celles qui différencient les individus entre eux, celles qui distinguent les sous-systèmes, et enfin les limites qui séparent les générations entre elles. Chacune de ces frontières peut faire défaut, empêchant, par exemple, l'autonomisation du sujet ou, ailleurs, la cohérence d'un couple. Les perturbations des frontières se concrétisent de différentes manières, et donnent lieu à certains types de structures familiales problématiques. Schématiquement, on trouve la famille chaotique marquée par l'inexistence des frontières, la famille enchevêtrée lorsque les limites avec le monde extérieur sont trop perméables et la famille désengagée suite à la rigidité des frontières.

La liberté intérieure du sujet

De l'ensemble des différents facteurs de vulnérabilité qui participent au risque de répétition de la maltraitance, on ne peut omettre la part de décision du sujet. Dans l'absolu, tout individu possède un champ décisionnel pour les actes qu'il porte à soi-même et à l'autre. Il y va non d'un jugement de valeur, mais d'une reconnaissance du statut de responsabilité. Dans la majorité des cas, l'auteur de maltraitance est responsable de l'agression qu'il commet et répète. Les circonstances viennent habituellement connoter

le passage à l'acte, non dans une perspective d'atténuation de responsabilité, mais dans le respect de la singularité de chaque identité et de chaque contexte relationnel. Dans une finalité de compréhension des tenants et aboutissants de la maltraitance répétée, évitant une condamnation systématique, voire une stigmatisation, nous tentons de remettre les auteurs dans leur humanité, c'est-à-dire aussi dans leur choix d'avoir opté pour la répétition. Le travail sur la transmission et la loyauté, quand il est possible, autorise la personne à s'interroger et à (re)-découvrir son espace de liberté et de capacité à déjouer la violence. Il est impossible d'excuser la maltraitance mais on peut tabler sur la compétence des individus et des familles à modifier leur fonctionnement; du moins dans certains cas! La liberté intérieure trouve ses origines dans le tempérament de base de l'individu, noyau central du sujet, dépositaire du patrimoine et des multiples introjections réalisées. Là aussi, d'innombrables facteurs interviennent dans sa constitution et sa constante évolution; on ne naît décidément pas tous égaux! Et, finalement, sommes-nous si libres que cela?

L'environnement social

Sans entrer dans un débat de société, il y a lieu d'évoquer un dernier facteur qui contribue à précipiter et/ou maintenir le risque de maltraitance; il s'agit du contexte qui entoure un système familial et dans lequel celui-ci s'inscrit.

L'humain interagit avec son environnement, il en est dépendant tout en le modelant en retour.

Certaines conditions, qui ne sont pas nécessairement extrêmes, alimentent, entretiennent le marasme, la manque d'estime personnelle, les capacités de socialisation.

En effet, comment s'épanouir et établir des relations adéquates au sein de la famille lorsqu'on est pré-occupé par le sort du lendemain, que l'on tente de

survivre ou d'obtenir un statut, lorsqu'on est exclu, stigmatisé, déraciné, rejeté ?

Il y va d'une responsabilité collective de veiller à mettre en œuvre les conditions de respect de la dignité de chaque humain. À défaut de combattre l'individualisme, nous entretiendrons un système qui menace le respect des plus fragiles.

Avons-nous la liberté de transmettre ce que nous souhaitons ?

Plus les membres d'un système familial accumulent des facteurs de vulnérabilité, plus le risque de répétition de maltraitance est élevé. À la suite de Kaes et d'autres auteurs, nous pensons que nous sommes tous reliés à une chaîne générationnelle à laquelle on ne peut totalement se soustraire. D'où découle la question : avons-nous la liberté de transmettre ce que nous souhaitons ? Transmission et loyauté participent à l'édifice de notre identité ; les rejeter ou les fuir demande une énergie qui ne servira qu'à l'illusion. On ne laisse pas derrière soi ses loyautés familiales. Le vécu de l'enfant adopté l'illustre avec à propos. Ainsi, on est toujours rattrapé par l'histoire dont on provient. Par ailleurs, nous savons que lorsque nous posons un acte relationnel quel qu'il soit, à visée constructive ou à portée destructrice, il recèle toujours une double finalité : vers la personne elle-même et vers le champ symbolique imaginaire qui en est le corollaire.

Dans le vaste domaine des maltraitements, et plus spécifiquement au sujet de la question de la répétition, un indicateur, semble-t-il éloigné de la question centrale mais toutefois pertinent, se dégage dans le chef de l'auteur des faits : le choix de l'éventuel partenaire amoureux dans une perspective de parentalité. Aussi surprenant que cela puisse paraître, cette prise de décision éclaire la position de l'adulte et futur parent concernant les loyautés liées à la

transmission. L'être humain éprouve le besoin vital de maintenir l'identité qu'il a construite à partir de son enfance et cherche en conséquence, d'habitude dans le partenaire, des schémas émotionnels familiaux. L'homéostasie apporte une impression de sécurité affective et de structure. Il nous arrive également de reproduire des situations problématiques anciennes dans l'espoir de trouver une solution heureuse. Lorsque deux individus souhaitent fonder une famille, ils passent un contrat moral d'adoption réciproque fondée sur l'aide, le soutien mutuel. Le couple risque de reproduire les schémas d'interaction qu'ils ont eux-mêmes connus durant l'enfance ; si les deux partenaires "combinent" leurs carences affectives, la menace de passer à l'acte violent est grande tant entre eux qu'envers les enfants. La loyauté transgénérationnelle intervient au moment du choix amoureux, ou du moins est présente inconsciemment. Ainsi, si une femme, maltraitée dans son enfance, choisit un partenaire doux et respectueux, elle disqualifie d'une certaine manière l'attitude de sa propre mère étant donné qu'elle parvient à rompre le cycle de la violence ; elle devient déloyale à sa mère qui lui a pourtant donné la vie. La dette morale augmente et, avec le temps, alors qu'elle avait tout pour être heureuse, elle risque de détruire ce qu'elle s'était autorisée à construire au fil des ans, par exemple, en précipitant une séparation. Cette destinée néanmoins n'est pas inéluctable.

Quoi qu'il en soit, même si la maltraitance renferme des facteurs alimentant un cercle vicieux, sa répétition est un phénomène que l'on peut éviter. À l'individu de faire le choix de sa différence en vivant autrement la loyauté et déjà en ne l'ignorant pas. Si l'adulte s'en prend à l'enfant pour deux grandes catégories de raisons, la seconde n'est pas toujours considérée à sa juste valeur par les professionnels trop soucieux d'agir, certes dans une visée de protection. Est-il si rare que ceux-ci s'arrêtent aux éléments de la réalité synchronique de la dynamique maltraitante ? On interrompt l'agression, on protège

d'un côté, on punit de l'autre; mais a-t-on par là arrêté le cycle de transmission et le processus des loyautés? Non, que du contraire! Une intervention opérante exige une préoccupation constante des deux niveaux que sont, d'une part, les faits dans la réalité et leur inscription dans un contexte socio-affectif propre, et d'autre part, leur lien signifiant avec l'histoire singulière des membres d'une famille.

Pour conclure dans une visée thérapeutique, l'on ne peut que soutenir que le fait de ne pas reconnaître, ne pas énoncer, "ne pas parler la maltraitance" augmente la menace de "chronification"; moins on nommera, plus le risque de répétition augmentera. L'humain est de la sorte composé qu'il est traversé de forces homéostatiques, renforcées entre autres par la dépendance d'un certain plaisir lié à la transgression. D'un jeu à deux acteurs "agresseur / victime", voire parfois à trois "agresseur / victime / sauveur", l'intervention thérapeutique propose un modèle à n+1 protagonistes, agresseur / victime / sauveur / tiers, où ce dernier (le tiers) ouvre sur une lecture non seulement synchronique mais également diachronique des événements. La psychothérapie est un travail de mise en récit, d'historicisation selon Cyrulnik. La mise en récit permet, entre autres, de réinscrire l'événement traumatique dans un processus historique là où, auparavant, il était isolé, enkysté. Cette mise en mots, cette nomination, autorise de s'accepter avec les parties sombres de soi et d'articuler les zones clivées de l'affect.

Et n'omettons pas de dire que l'enfant perçu comme résilient réalise le dépassement de ce qui fait traumatisme en y associant une énergie psychique réelle; à trop banaliser le phénomène, on risque de nier le "prix à payer" pour la résilience et dans la suite d'être confronté, parfois bien des années plus tard, au retour du refoulé sous quelque forme que ce soit.

Consultez une bibliographie relative à ce texte sur www.yapaka.be

Désir et loyauté font-ils bon ménage?

*Nicole Stryckman*⁶

Reprenons les choses du côté de la psychanalyse

Ce qui nous caractérise en tant qu'être humain, c'est le fait que nous sommes des êtres de langage soumis à ses lois et aux lois humanisantes qui véhiculent les interdits fondateurs de l'humanité (meurtre, inceste, cannibalisme).

Ce qui nous caractérise en tant qu'être humain, c'est le fait que nous sommes des êtres sociaux et de culture, c'est-à-dire que nous devons en passer par l'Autre⁷ et par quelques petits autres (nos semblables) pour savoir qui nous sommes, à qui nous appartenons et à qui nous ressemblons. Rappelez-vous cette phrase de Boris Cyrulnik: "celui qui n'appartient à personne n'est personne".

Rappelons-nous que nous sommes le fruit de désirs d'un couple, d'un homme, d'une femme, éventuellement de la science médicale (PMA), autant de désirs qui nous inscrivent dans une généalogie et une filiation.

Que tous ces désirs vont déterminer notre subjectivité. Et suivant l'éthique qui les sous-tend, ils vont nous permettre de faire nos choix de vie "sans trop d'aliénation".

⁶ Nicole Stryckman est psychanalyste.

⁷ Lacan désigne notamment par ce concept, celui auquel nous nous adressons inévitablement au-delà de l'autre dès que nous lui parlons.

Que ce “sans trop d’aliénation” implique que nous ne soyons pas dans la pure et simple répétition et que nous ayons payé notre dette symbolique. Mais cela implique aussi par ailleurs que la dette de vie à notre égard ait été également acquittée.

Au vu de ces conceptualisations, nous pouvons déjà faire le constat que des différences se pointent entre psychanalystes et systémiciens, différences quant à ce qui règle les rapports d’un enfant, d’un être humain au sein de sa famille et de sa culture.

Si les systémiciens se réfèrent à une éthique centrée principalement sur la loyauté, les psychanalystes se réfèrent à une éthique dont la référence majeure est le désir.

Qu’est-ce que l’éthique pour les psychanalystes ?

Freud a rapidement constaté que les normes sociales contraignent l’enfant et l’homme à renoncer à une grande part de plaisirs et satisfactions pulsionnelles, et particulièrement la satisfaction des pulsions sexuelles. L’enfant peut renoncer à cette satisfaction notamment par la sublimation, par le déplacement, par le refoulement de la pulsion ou par le retournement en son contraire. Notons que le refoulement de la pulsion implique le retour de la pulsion refoulée sous forme, entre autres, de symptômes et que la sublimation peut être pathogène si elle est trop importante. Freud a également constaté que la moralité sociale est une défense contre l’angoisse que produit la sexualité (cfr. Le petit Hans). La moralité ne crée pas l’angoisse, c’est la sexualité qui crée l’angoisse. La masturbation est interdite parce qu’elle excite et satisfait la sexualité de manière auto-érotique. Ce n’est pas la satisfaction qui crée l’angoisse mais la sexualité. Donc la morale sociale, selon Freud, va éviter les situations sexuelles. Il constate aussi que cette moralité sociale trouve son origine dans la sublimation des pulsions.

Aujourd’hui, par la “libération sexuelle”, la moralité sociale s’est inversée : c’est à une sexualité sans limite que nous sommes invités, voire contraints. Et cependant, nous devons constater que cela n’a pas eu comme effet de produire moins de symptômes, moins d’angoisse et de problèmes sexuels. Il semblerait au contraire que nous assistions à un accroissement de l’impuissance masculine et à une multiplication des plaintes pour absence de désir.

Comment comprendre cela ?

Plusieurs éléments sont à prendre en compte. Nous en relevons un qui concerne davantage notre propos. Il y a un discernement qui ne s’est pas opéré à sa juste place. En “libérant les pulsions sexuelles” de tous interdits, on a méconnu la structure du désir. Comme le souligne Patrick De Neuter⁸ en rejetant l’interdit œdipien on a rejeté la “race même du désir humain”. Le désir n’existe en effet que parce qu’il y a interdit. Autrement dit encore, on a jeté le bébé avec l’eau du bain. Rappelez-vous le mot d’ordre de mai ’68 : “Interdit d’interdire”. Dans le travail social et clinique, on retrouve souvent cette difficulté par rapport aux interdits et à la remise à plus tard de la satisfaction des désirs.

Pour Freud, il y avait deux issues à la cure psychanalytique : les pulsions libérées suite à la levée du refoulement pouvaient être, soit réalisées, soit sublimées dans les cas où ces pulsions entraînent en conflit avec d’autres ou avec les idéaux, le surmoi, le moi idéal, les interdits de la culture et de la civilisation. Freud n’utilisait pas la notion de loyauté. Comme notions proches on retrouve sous sa plume celle d’identification aux adultes significatifs de la génération précédente et actuelle, celle d’identification commune au leader du groupe, celle

⁸ Patrick De Neuter “L’éthique de la psychanalyse. Thèses, questions, hypothèses”, in *Esquisse psychanalytique*, automne 1992, pp. 135-145.

d'incorporation des valeurs et interdits parentaux, de répétition conservatrice et démoniaque du destin parental, de fidélité aux interdits et de fixation aux penchants infantiles.

Lacan reprend cette question de l'éthique et plus particulièrement dans son séminaire de 1959-1960 : "Que devons-nous faire pour agir de façon droite, étant donné notre condition d'homme". Pour les psychanalystes, la psychanalyse n'a pas à promouvoir des conduites idéales, par exemple quant à l'amour, ou à l'authenticité, à la loyauté, pas plus d'ailleurs que la non-dépendance ou l'autonomie. Le champ des vertus n'est pas celui du psychanalyste. Il déblaye le terrain afin que le sujet puisse, ensuite, en connaissance de cause, rechoisir lui-même ses valeurs, ses idéaux et ses interdits.

Nous voyons comment cette éthique peut être en contradiction avec les projets des équipes de soins, de prise en charge hospitalière, thérapeutique ou sociale.

À la fin de son séminaire, Lacan avance une formule plus énigmatique et, à mon sens, beaucoup moins heureuse "S'il existe une éthique de la psychanalyse, elle pourrait se ressaisir dans cette formule : Ne pas céder sur son désir". Formule très ambiguë et embarrassante, si l'on prend en compte le statut du désir comme fondamentalement meurtrier, cannibalique et incestueux. Trop souvent cette formule a été entendue, voire traduite : "il faut réaliser ce que je veux pour ne plus être frustré, pour être heureux...". Ici on passe du désir au vouloir, on passe à une croyance au bonheur sans frustration et privation ...et l'on passe aussi de "ne pas céder sur" à "céder à"...

C'est oublier que le désir est intimement lié aux lois du langage qui véhiculent les interdits fondateurs de l'humain. C'est oublier que le désir n'a pas d'objet, mais bien une cause que Lacan nomme : objet

cause du désir. C'est oublier que cet objet cause du désir est universel et n'est rien d'autre qu'un paradis perdu, un paradis que l'homme va tenter toute sa vie de retrouver, bien que cela soit radicalement impossible.

L'éthique psychanalytique, celle où le désir du sujet est un axe majeur, implique une analyse des identifications aliénantes aux valeurs et interdits parentaux, ou encore à celles et ceux du groupe, elle implique la sortie de la répétition du destin familial ou personnel et un abandon des fixations aux pensées et comportements de l'enfance.

Cette éthique est difficile à soutenir dans des unités de soins, dans des prises en charge, qu'elles soient hospitalières ou aient lieu dans un centre puisque d'autres impératifs sociaux, économiques, politiques... doivent être respectés.

La clinique psychanalytique

"Le pari d'un psychanalyste est de défaire par la parole ce qui s'est effectué (noué) par la parole ou son absence" (formations de l'inconscient, secret de famille, mensonges, non-dit, fantasmes, loyautés invisibles ...).

Pour Freud, la clinique psychanalytique est un mode d'exploration de la vie psychique. Dans son texte "On bat une enfant", il écrit : "Ne mérite d'être reconnu psychanalyse correcte que l'effort analytique qui a réussi à lever le voile d'amnésie qui dissimule à l'adulte la connaissance des débuts de sa vie infantile (c'est-à-dire de la période qui va de la seconde à la sixième année); on ne le dira jamais assez fort et l'on ne le répètera jamais assez souvent parmi les psychanalystes". Il poursuit : "... Celui qui néglige l'analyse de l'enfance doit nécessairement succomber aux erreurs les plus lourdes de conséquences. En mettant l'accent sur l'importance des

premières expériences vécues on ne sous-estime pas pour autant l'influence des expériences plus tardives ; mais les impressions de la vie qui viennent après parlent assez fort dans l'analyse par la bouche du malade, alors que c'est au médecin d'élever la voix en faveur du droit de l'enfance."

Dans "Psychanalyse et théorie de la libido" (1922), il délimite le cadre de sa technique et donne une définition très précise du cadre analytique en soulignant que "ses piliers théoriques sont l'inconscient, le complexe d'œdipe, la résistance (transfert), le refoulement et la sexualité" et il ajoute : "qui ne les accepte pas ne devrait pas se compter au nombre des psychanalystes".

La visée clinique de Freud était la recherche de la vérité (notamment par la levée du refoulement). Vérité de l'inconscient : désir incestueux et parricide, par exemple, ou encore, sadique, masochiste, exhibitionniste, pédophile... ; autant de désirs refoulés mais dont la vérité est inscrite dans les formations de l'inconscient c'est-à-dire les symptômes, les rêves, les lapsus, les actes manqués et les mots d'esprit. Or, la clinique nous prouve quotidiennement que la vérité n'est pas nécessairement guérissante. Autrement dit, la prise de conscience n'est pas nécessairement guérissante.

Vignette clinique : Madame B. est hospitalisée pour la 10ème fois pour sevrage alcoolique. Dans le travail avec le nursing, avec le médecin et la psychologue, elle découvre que cet alcoolisme est, entre autres, lié à son histoire personnelle, à un processus identificatoire à un membre de sa famille, à une "loyauté familiale" diraient sans doute les systémiciens. L'équipe soignante, très soulagée, se dit : "enfin elle va pouvoir poursuivre son sevrage à la sortie de l'hôpital". Ils devront constater qu'à sa sortie de l'hôpital, Madame B. ne tiendra pas longtemps sans rechuter. En effet, il ne suffit pas pour Madame B. de prendre conscience des processus

en jeu dans son alcoolisme pour en guérir. Pour qu'elle puisse arrêter cette "loyauté" familiale, et faire face à l'angoisse qu'implique cette rupture, il est nécessaire qu'elle puisse arrêter cette compulsion de répétition. Or celle-ci est causée par une identification inconsciente et un désir d'un membre de sa famille, lui-même pris dans une transmission transgénérationnelle. Vous pouvez deviner les différents processus que Madame B. devra dénouer. Pour prendre distance par rapport à sa compulsion alcoolique, elle devra passer par une dé-identification, un renoncement à satisfaire le désir d'un autre, et par l'appropriation de son propre désir.

La conception psychanalytique de la cure par Lacan nous donne de nouvelles pistes puisqu'il va au-delà de la découverte de la vérité comme chemin de la guérison. Lacan va fonder le travail psychique non pas sur la vérité à dévoiler, à découvrir, mais sur la perception qu'un enfant a de son corps et sur le rapport qu'un sujet entretient avec son corps et l'image de celui-ci. Et enfin, sur le rapport langagier que ce sujet entretient avec ses semblables. Ce sujet va se faire entendre dans un discours. Je vous rappelle que, pour Lacan, le discours est ce qui détermine une forme de lien social. Dans cette conception, c'est la structure même du discours qui va donner les clés pour le travail à faire, qui va donner les clés du transfert.

Vignette clinique : quand une anorexique hospitalisée vous dit qu'elle veut son autonomie par rapport à ses parents, qu'elle ne veut plus les voir parce que... et puis à un autre moment dit qu'elle ne pourra jamais vivre seule, qu'elle veut rester comme cela pour faire payer ses parents... (fixation à une réaction de la petite enfance ?), où est la vérité de son désir ? Est-ce être autonome ? Faire payer les parents et, les faire payer de quoi ou pour qui ? Ne plus vivre avec eux et puis... Question dont la réponse est tout à fait essentielle à aborder avant de mettre en place, par exemple, un projet d'ap-

partement supervisé. Sans quoi, il y a beaucoup de chance de courir à un échec tant pour la patiente que pour l'équipe soignante.

Qu'est-ce que nous, psychanalystes, appelons le désir ?

Notre corps parlant et notre pensée, notre psychisme, bref ce qui nous spécifie comme être humain, comme être de langage, comme parlêtre disait Lacan, appartient partiellement au registre de l'inconscient. Ce qui relève de l'ordre du désir, du "*désirêtre*" comme le proposa un jour Patrick De Neuter, est lui aussi pour une bonne part inconscient.

Ce qui s'inscrit dans cet inconscient, ce qui s'y met en mémoire, se fait forme, se structure, s'y construit à partir de différents processus. Ceux-ci s'originent dans les besoins de l'enfant et le jeu des demandes qui se tissent entre l'enfant, les parlêtres ou plutôt les êtres de désir qui l'entourent au cours de ses premiers mois. Lorsqu'un enfant naît, il appelle celle ou celui qui veille sur lui par ses mouvements, ses pleurs, ses cris, afin que lui soit donné un objet pour assouvir sa faim et satisfaire son besoin. Cet objet, le sein maternel ou le biberon de lait n'est pas un objet quelconque. Il n'est ni aseptisé, ni inhumain. Il lui est donné par un autre sujet humain, un autre parlêtre, un autre désirêtre animé de nombreux désirs et demandes à l'égard de cet enfant, le plus souvent la mère. De cet autre être parlant et désirant l'inconscient est là tout aussi agissant que le conscient.

La satisfaction de ce besoin, toujours momentanée, s'accompagne donc de tout autre chose : la présence, la tendresse, l'amour, le don de soi, le don de paroles mais aussi parfois, d'indifférence, d'absence, d'angoisse ou de colère, voire de haine. La manière dont les parents vont répondre à leur enfant

indique qu'eux aussi demandent quelque chose à cet enfant. Ces demandes sont rarement claires et conscientes. Pensez par exemple aux réactions de désappointements qui peuvent affecter une mère dont le bébé "refuse" le sein, parfois tout simplement parce qu'il est rassasié.

Nous sommes donc là, en ce moment de départ de la vie, en présence, d'une part, des besoins et des demandes de l'enfant et, d'autre part, des demandes et des désirs de la mère et du père vis-à-vis de cet enfant. Notons au passage que la demande est articulée, elle est adressée à l'enfant, le désir est dans sa radicalité inconsciente aux deux protagonistes.

On peut ainsi énumérer quelques-unes de ces demandes et désirs qu'ont les parents : qu'il mange et grandisse, qu'il soit beau, qu'il soit cet objet dont ils pourront être fiers, qu'il témoigne de leur amour, qu'il donne un sens à leur vie, qu'il consolide le couple en train de se défaire, bref, qu'il vienne, cet enfant, combler un vide ou obturer un manque. La mère plus particulièrement demande aussi à son enfant de la reconnaître comme mère. La mère adresse d'ailleurs une même demande à son mari et à ses parents. Eux aussi sont appelés à la reconnaître comme femme et surtout comme mère. Une femme disait un jour : "Je ne veux pas attendre un enfant tant que ma mère sera vivante parce que je ne supporterai pas ce qu'elle me dira comme elle l'a fait pour ma sœur".

Mais il y a aussi des désirs moins avouables et d'autres radicalement inavouables : le désir d'un enfant mort parce qu'il ne perturbera pas la vie conjugale ou la carrière (rappelons-nous que le mythe commence par l'exposition d'œdipe à la montagne afin qu'il meure parce qu'un oracle avait prédit qu'il tuerait son père) ou encore le désir d'un enfant qui reste éternellement dans le sein de sa mère, ou qui reste éternellement enfant afin d'éviter le syndrome dit du nid vide.

Que vont produire chez l'enfant ces demandes et ces désirs de la mère conjointe à celles et ceux du père ?

Ces demandes des adultes nouées à celles de l'enfant éveillent celui-ci à la vie et lui permettent d'entrer dans le cercle familial, celui des échanges avec ce que cela implique de satisfactions et d'insatisfactions, de plaisir et de déplaisir, de don et de refus, d'alternance de présence et d'absence. La clinique psychanalytique des adultes, confirmée par celle des enfants, nous enseigne qu'une des demandes, des questions inconscientes la plus importante de l'enfant est la suivante : "Que me veut-elle (ma mère) ?" Cette question a plusieurs variantes :

- "Qu'est-ce que ma mère désire ?"
- "Qu'est-ce que ma mère veut que je sois pour elle ?"
- "Qu'est-ce qui en elle, quel désir donc, a originé mon existence ?"

L'enfant sans le savoir est animé par l'affirmation suivante : "Ce qui a originé mon existence est mon dû". Par conséquent, ce que l'enfant demande finalement à sa mère, à ses parents, c'est que lui soit restitué, re-donné, ce qui a fondé son existence, pour qu'il puisse la faire sienne, cette existence.

Mais qui donc peut répondre à cette demande ?

Qui donc peut redonner ce lieu d'où s'est originé son existence ? Qui donc peut redonner cette rencontre de deux désirs dont – par définition, le désir étant inconscient – les protagonistes ignorent les causes ? Désir d'une femme, désir d'un homme, désir d'un médecin, voire "de la science" en cas de procréation médicalement assistée. Personne ne pourra lui re-donner, lui rendre cette rencontre parce qu'elle est à jamais perdue. Bien plus, en tant que rencontre d'inconscients, la réponse à cette question n'a jamais été "possédée", ni par la mère,

ni par le père, et par conséquent ni par l'enfant, cet enfant qui en est l'effet ou, plus poétiquement, qui en est le fruit. Cet originel, à jamais perdu, alimente notre quête infinie du bonheur, notre quête du savoir, et entretient notre vouloir vivre. Mais à certains moments, ou pour certains sujets (mélancoliques, ou victime de l'indifférence de ses parents ou trop affecté par le désir infanticide d'un des deux parents), cet originel pousse à un "vouloir mourir".

C'est cela le désir

Le désir n'est pas la quête d'un objet ou d'une personne qui nous apporterait satisfaction. Il est la quête d'un lieu, la recherche d'une retrouvaille, celle d'un moment de bonheur sans limites, bref la quête d'un paradis perdu. Comme l'écrit avec beaucoup d'émotion Francine Lefèvre⁹ :

"... L'essentiel c'est le désir. L'absence. Le vide. Le néant. Tout ce désir sans objet. Ce désir fou qui fait dire : Je suis vivante. Je suis vivante... Non, je ne me souviens d'aucun instant où le sentiment de bonheur, tel un poison, n'ait été aussi celui du bonheur perdu. Je pressentais que la vie serait faite d'arrachements. J'avais raison.". Le désir de ces retrouvailles impossibles, impossibles parce qu'elles sont par définition incestueuses et meurtrières, ne peut trouver satisfaction. Ce désir sera donc refoulé dans l'inconscient. À ce désir refoulé, et donc inconscient, se substitue différents désirs parmi lesquels le désir de vivre, le désir de mourir, le désir d'enfants, le désir de satisfaire, le désir maternel, paternel, désir d'un grand-parent, d'un frère, d'une sœur, d'un amant, d'un mari...

Il semble commun de dire que l'enfant a une dette vis-à-vis de ses parents du fait que ceux-ci lui ont donné la vie et l'ont introduit au langage, à la culture,

9 F. Lefèvre, *Le petit prince cannibale*, Arles, Actes Sud, 1990, p. 64.

à son histoire, voire à la Grande Histoire. Et bien sûr que c'est entre autres là que la notion de "loyauté familiale" à toute sa pertinence. Cependant, il me semble que ce n'est pas nécessairement vis-à-vis de ses parents que l'enfant aura principalement une dette mais bien vis-à-vis de la vie, ce que nous, psychanalystes, nous appelons "dette symbolique" c'est-à-dire ce que les humains doivent à la vie pour que cette vie se transmette sous forme humanisée, de génération en génération.

Par ailleurs, ce sur quoi il me semble qu'on insiste peu, c'est sur la "dette de vie" que les parents contractent à l'égard de leur enfant du fait de l'avoir mis au monde. Or, comme l'écrit Pierre Kammerer¹⁰ : "... En donnant la vie biologique, les parents se sont engagés à délivrer à l'enfant suffisamment de sollicitude, de limitations et d'interdits pour qu'il s'humanise. Ensuite, ils lui transmettront les savoir-faire nécessaires pour trouver sa place dans l'échange social. Ils lui auront permis ainsi de se différencier et de se séparer d'eux. Lorsque les parents géniteurs ne peuvent pas s'acquitter de cette dette, ils sont parfaitement relayables par d'autres adultes, dans certaines conditions. Celle, notamment, d'avoir respecté la part de la dette de vie déjà délivrée par les parents géniteurs". Pour le sujet, le sentiment intime que ce qui devait lui être acquitté l'a bel et bien été (et que ce qui ne l'a pas été ne le sera plus) signe l'accès à l'âge adulte et témoigne de la capacité de s'engager à son tour dans une procréation responsable. L'auteur nous rappelle que ce sentiment se fait "pour une grande part inconsciemment."¹¹

10 Pierre Kammerer, *Adolescence dans la violence*, Gallimard, 2000.

11 *Ibidem*, p. 23.

De quoi est-elle constituée, cette "dette de vie" ?

Une part revient à la fonction maternelle, une autre part à la fonction paternelle, et l'essentiel en revient aux fonctions parentales conjointes.

Qu'est-ce que cette fonction maternelle doit à son enfant ?

Elle doit introduire son enfant à "du tiers", puis "du père". Ce tiers, ce troisième dans la relation mère-enfant, n'est pas nécessairement le père géniteur, mais il est quelqu'un qui a donné des preuves de son amour, de son intérêt et de son désir pour la mère de l'enfant. Il faut qu'il consente à occuper cette fonction tierce pour l'enfant. L'expérience clinique nous montre qu'un homme qui a été élevé uniquement par des femmes ou qui n'a connu qu'un père maltraitant aura parfois plus de mal à occuper cette fonction masculine tierce. Il est nécessaire aussi que la mère croie en lui.

Qu'est-ce que cette fonction paternelle doit à son enfant ?

Il doit lui permettre d'éprouver qu'en dehors de la présence de la mère, il ne va pas trouver le vide, mais au contraire quelqu'un de différent, auprès de qui il pourra vivre d'autres émotions et pour qui il est précieux également.

Il est important que l'enfant éprouve aussi qu'il a auprès de lui une place de choix et qu'il peut donc sans crainte se séparer de sa mère. Par le passé, il était désiré et il désirait avec sa mère, selon ses attentes à elle. Maintenant, il va se sentir désiré et il va désirer avec son père, mais d'une autre manière. "L'essentiel, nous dit P. Kammerer, est qu'il ressent son père différent de la mère et légitime dans

ses désirs à son égard”¹². Cette fonction paternelle tracera ainsi pour l’enfant la voie vers d’autres tiers, différents encore. C’est ainsi qu’à force d’être investi et de désirer différemment “pour les uns” et “pour les autres”, il apprendra à désirer selon ses propres désirs et même contre les uns et malgré les autres. Lorsque chacun aura accompli sa fonction, voici comment Pierre Kammerer poursuit : “Ainsi ses parents l’auront mis en dette, non pas vis-à-vis d’eux-mêmes, mais vis-à-vis de ses enfants à venir. Cette affaire-là aura été bien plus, côté parents, une question de positions inconscientes qu’une question de pédagogie ou de conformisme social.”

Voici les pistes que je souhaitais vous soumettre pour penser les notions de loyauté et de désir. Je vous propose de conclure par une présentation commentée d’un livre tout indiqué, me semble-t-il, pour réfléchir à cette difficile question des rapports entre désir et loyauté. Son titre : “Le non de Klara”, de Soarig Aaron.¹³ Récit à forme d’un journal. Il est écrit par Angélika, du 29 juillet 1945 au 13 septembre 1945 autour de l’expérience de Klara Schwartz-Roth.

Klara revient d’Auschwitz où elle a survécu pendant trois ans. Elle revient d’un lieu indicible. Cependant, là-bas, elle n’a jamais eu de cauchemars. Aujourd’hui, ils n’arrêtent pas de l’assaillir. “Au cours du cauchemar, dit-elle, pas de cauchemar. Ici, toujours le cauchemar.” Angélika, belle-sœur de Klara, écrit ce journal à la fois pour pouvoir écouter et entendre Klara, mais aussi pour supporter son non-retour. “Elle est revenue, mais ne nous est pas revenue.”

Ce récit est d’un très grand intérêt pour nous cliniciens et ce à plus d’un titre, notamment pour cette

¹² *Ibidem*, p. 29.

¹³ aron Soarig, *Le non de Klara*, Éd. Maurice Nadeau, 2002, Pocket n°11801.

notion de loyauté et cette question du désir. Klara, juive allemande se réfugie à Paris en 1943. Elle va au recensement “par fidélité à sa mère”, nous dit-elle “mais la déportation n’était pas comprise dans mon acte”. Elle sera arrêtée en 1943, elle venait de donner naissance à une petite fille. Le titre du livre désigne le processus qui a permis à Klara de rester en vie : le refus, le “non”. Ce “non” était-il un “non” par loyauté à sa famille, à son pays, à sa langue ou un “non” à son désir de mort ?

Par ce processus peut-on dire que Klara s’est située du côté de la vie dans cette situation d’extermination ? Voici ce que dit Klara : “J’ai eu de la chance que presque jamais la colère ne m’a quittée. La colère toujours ou presque et toujours au bon moment des sursauts qui font réagir vite. Certains sont faits pour le oui et d’autres pour le non”. Angélika lui dit : “Tu as dit oui à la vie”. Klara lui rétorque : “Je n’ai pas dit oui, j’ai dit non à tout, avec un oui je serais morte, physiquement morte. J’ai toujours dit non. Mais si les négations sont aussi des affirmations, il n’empêche, tout change de les penser en “non”. ”

Dans quel conflit de loyauté et/ou de désir se trouve Klara à son retour face à sa langue maternelle, l’allemand ? Puisque sa langue maternelle est aussi celle de ses bourreaux. Klara dit : “Je n’aurai pas trop du reste de ma vie pour tuer en moi cette langue... langue qui a servi à sauver ma peau”. À son retour, elle ne veut voir personne, hormis sa belle-sœur et son beau-frère. Elle refuse même de voir sa propre fille encore petite (3 ans). Pour survivre, il lui est nécessaire d’être orpheline de tout, de tout son passé et même de sa maternité. C’est pourquoi elle décide de partir pour l’Amérique, afin de tout changer, même son nom. Cette réaction de Klara nous démontre que, pour échapper à la folie ou à la mort, un sujet doit parfois quitter sa langue, sa nationalité, son pays, sa famille, tous les lieux et liens familiaux et familiers. Se trouver étranger

à lui-même pour se retrouver. Ce départ signe-t-il la victoire du désir de vie et/ou de la “Loyauté” à ses origines? Klara répondra à Angélika qui lui dit: “Mais toi Klara, tu es juive aussi, non? Tout comme moi, paraît-il”. Klara répond: “Pas plus qu’avant. Il m’est tout aussi impossible d’être juive que de ne pas être allemande”.

Pour revenir à ma question de départ, “Désir et loyauté font-ils bon ménage?”, le ménage n’est pas si bon que cela, puisque la notion de loyauté, si je l’ai bien compris par mes lectures, est une notion qui est connotée positivement sauf exception. La loyauté est plutôt promue par les thérapeutes systémiciens et familiaux. Tandis qu’en psychanalyse, les identifications, les répétitions, les fixations sont davantage envisagées sous leurs aspects aliénants et causes de souffrances, bien que par ailleurs elles soient des processus psychiques indispensables pour la structuration psychique et la vie d’un sujet. Ils sont en quelque sorte des maux nécessaires et l’analyse de ces processus en jeu pour chacun rend possible une diminution de l’aliénation et une atténuation corrélative de la souffrance.

“L’abus de mémoire pétrifie l’avenir et contraint à la répétition, encore plus que l’oubli”.¹⁴

Consultez une bibliographie relative à ce texte sur www.yapaka.be

La loyauté dans le couple et dans la famille

*Catherine Ducommun-Nagy*¹⁵

Introduction

Pour aborder la question de la loyauté dans le couple et la famille, je m’appuierai sur les travaux d’Ivan Boszormenyi-Nagy, un pionnier de la thérapie familiale et le fondateur de la thérapie contextuelle. Je me propose avant tout d’examiner les effets de la loyauté sur le fonctionnement de nos familles et de nos couples. Je passerai ensuite en revue tous les déterminants qui peuvent nous amener à faire passer les intérêts de notre famille avant ceux des autres gens, parfois même ceux de nos conjoints. Enfin, j’aborderai un certain nombre de points qui ont interpellé les thérapeutes : nature de la loyauté invisible, nature du rapport entre loyauté et autonomie.

L’émergence du thème de la loyauté dans le champ de la thérapie familiale

Tous les pionniers de la thérapie familiale se sont appuyés sur la théorie générale des systèmes pour tenter de décrire le fonctionnement des systèmes familiaux. Cette théorie propose que tous les systèmes ouverts ont tendance à maintenir leur structure et à résister aux changements. Les cybernéticiens et les spécialistes de la communication ont su expliquer par quels mécanismes les systèmes physiques y parviennent. Les biologistes savent bien com-

14 Cyrulnik B, *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999, p. 139.

15 Catherine Ducommun-Nagy est psychiatre et thérapeute familiale contextuelle.

ment expliquer l'origine de l'homéostasie¹⁶ dans les systèmes vivants. Il est par contre beaucoup plus difficile d'expliquer d'une manière convaincante quelle est la source de l'homéostasie du système familial. C'est ici que Boszormenyi-Nagy doit être crédité d'une contribution majeure. Il a proposé que l'homéostasie de la famille résulte d'un engagement personnel des membres de la famille les uns envers les autres et de leur loyauté réciproque.

À quoi sert la loyauté familiale ?

Les thérapeutes contextuels comprennent la loyauté dans sa définition d'engagement et non pas de respect des règles établies. Il s'agit de l'engagement que nous prenons de faire passer les intérêts des gens qui nous ont aidé avant ceux des autres. Dans cette définition, la notion de loyauté devient inséparable de la notion de choix puisqu'elle nous amène à privilégier une relation par rapport à une autre. Elle aboutit donc à la formation d'un triangle avec à une pointe l'individu qui est placé face à un choix, à la deuxième pointe, la personne ou le groupe à qui il offre sa loyauté et à la troisième pointe, la personne ou le groupe qu'il n'a pas privilégié. Pour mieux mettre en évidence la nature triangulaire de la loyauté, pensons par contraste à la compassion. La compassion que nous manifestons envers une personne ne nous oblige pas à montrer moins de compassion envers les autres. Elle n'a donc pas la même nature triangulaire et elle n'a pas les mêmes conséquences relationnelles que la loyauté.

De part sa nature triangulaire, la loyauté aboutit à la formation d'une ligne de démarcation entre le groupe des personnes à qui nous offrons notre loyauté et tous les autres gens. Elle a donc un effet systémique. Le système familial peut se définir de

¹⁶ Tendance d'un système à conserver son équilibre. Par exemple, grâce à son thermostat, un chauffage central peut maintenir la température ambiante malgré les variations extérieures.

beaucoup de manières : ensemble des gens qui sont issus d'une même lignée génétique, ensemble des gens qui partagent une même filiation. Le système familial est défini aussi comme l'ensemble des gens qui sont reliés les uns aux autres par des liens de loyauté qui contribuent à sa stabilité. Par conséquent, le plus redoutable pour la stabilité de la famille est la défection d'un de ses membres. La même chose est vraie pour les couples. Les couples sont définis pas des liens d'attachement émotionnel entre les partenaires, souvent aussi par des liens légaux, mais c'est la loyauté réciproque des conjoints qui les cimente. À l'inverse, l'existence du couple est menacée quand cette loyauté disparaît.

Loyautés visibles, loyautés invisibles

La loyauté est toujours pour une bonne part invisible en raison de sa nature-même. Tant que nous ne sommes pas obligés de décider à qui va notre engagement, notre loyauté n'est pas visible. Par exemple, notre loyauté politique ne devient visible qu'au moment des élections, quand nous devons décider de voter pour le candidat présenté par notre groupe politique ou bien de voter pour le candidat adverse. Dans les autres moments, elle reste invisible, non pas parce que nous sommes inconscients de la loyauté que nous avons envers notre groupe politique, mais parce que nous n'avons pas l'occasion de la manifester. Ce sont donc les circonstances qui font que la loyauté reste invisible ou qu'elle devienne visible.

Définition de la loyauté invisible

Quand les thérapeutes contextuels parlent de loyauté invisible, ils ne parlent pas d'une loyauté qui ne s'est pas encore manifestée et encore moins d'une loyauté inconsciente. Ils parlent d'une loyauté qui se manifeste d'une manière indirecte. Pour revenir à l'exemple ci-dessus : si la personne désapprouvait le candidat proposé par son parti, elle pourrait choisir de voter pour le candidat adverse et serait alors

franchement déloyale à son groupe. Elle pourrait aussi s'abstenir de voter. Dans ce cas, elle resterait indirectement loyale à son groupe puisqu'elle ne donnerait pas sa voix au candidat adverse. C'est ici que sa loyauté à son groupe serait devenue invisible, mais il ne s'agirait pas d'une loyauté inconsciente puisque sa décision serait délibérée. Dans nos familles, la loyauté invisible résulte le plus souvent de deux mouvements contradictoires, le refus de nous montrer loyaux envers des parents qui n'ont pas mérité notre engagement, et l'impossibilité de leur être entièrement déloyaux pour des raisons qui peuvent parfois nous échapper.

Les cinq dimensions de la loyauté familiale

La loyauté nous amène à privilégier la relation que nous avons avec notre famille par rapport aux autres relations, mais ni la dette, ni l'obéissance aux lois établies ou aux traditions ne suffisent entièrement à expliquer ce comportement. D'autres facteurs sont en jeu. Il s'agit donc de les examiner.

Nos comportements à l'égard des autres dépendent de cinq types de déterminants. Il s'agit d'abord de déterminants individuels d'ordre socio-historique ou biologique (dimension des faits), de déterminants individuels d'ordre psychologique (dimension de la psychologie), de déterminants supra-individuels d'ordre systémique (dimension systémique), de déterminants interpersonnels relatifs à notre attente d'équité et de réciprocité dans nos relations (dimension de l'éthique relationnelle) et enfin d'un besoin fondamental d'être en lien avec les autres pour exister (dimension ontique).

Je me propose donc d'analyser les déterminants de la loyauté familiale selon ces cinq dimensions, non pas dans l'ordre décrit ici, mais par ordre d'importance pour ce qui concerne la discussion de la loyauté.

Loyauté et éthique relationnelle

Pour les thérapeutes contextuels, la loyauté familiale est d'abord basée sur notre attente d'équité et de justice dans les relations que nous avons avec nos proches. Nous offrons notre loyauté à ceux qui se sont montrés disponibles pour nous et ils attendent la nôtre parce qu'ils savent qu'ils la méritent. Ici la loyauté est basée sur un engagement. La loyauté se situe donc avant tout dans la dimension définie comme éthique relationnelle.

Parler d'éthique relationnelle ne veut pas dire parler de comportements éthiques au sens habituel du terme, mais signifie que nous traitons les autres en réponse à la manière dont ils nous traitent. Nous faisons tous la comptabilité de ce que nous donnons aux autres et de ce que nous recevons d'eux. Nous attendons tous que la relation que nous avons avec les autres soit équitable. Il s'agit d'une caractéristique que l'on retrouve chez tous les humains, quelles que soient les cultures ou les époques.

La dimension ontique de la loyauté

Notre besoin fondamental d'être en lien avec les autres est une des sources importantes de la loyauté familiale. La vision adoptée est celle des philosophes existentiels qui proposent que le Soi est fondamentalement dépendant de la présence d'un non-Soi pour exister en tant que Soi. Cette dépendance est nommée dépendance "ontique", terme emprunté à Heidegger (Ducommun-Nagy, 2008).

Tout comme la figure dépend du fond dont elle se détache pour exister en tant que figure, nous dépendons de la présence des autres pour exister en tant que Soi autonome. Ceci aboutit donc à une définition paradoxale de l'autonomie puisque généralement l'autonomie est définie comme une absence de dépendance.

Dans cette perspective, ce qui compte avant tout pour l'homme est de pouvoir être en relation avec

les autres. Nous comptons donc sur eux pour qu'ils maintiennent une relation avec nous. C'est l'une des sources importantes de la loyauté familiale.

“La somme de toutes les dyades formées dans la famille par deux personnes qui sont ontiquement dépendantes l'une de l'autre est la principale source de loyauté groupale” (Boszormenyi-Nagy & Spark, 1985, p. 43).

Les aspects psychologiques de la loyauté

Un autre facteur important de loyauté à l'égard de nos parents est d'origine psychologique. Le souhait de tous les parents est de voir leurs enfants grandir et réussir dans la vie mais, en même temps, cela veut dire qu'ils doivent pouvoir accepter leur départ, ce qui n'est pas toujours facile. Il en résulte que même les parents les moins possessifs montrent tout de même une ambivalence face aux progrès de leurs enfants vers l'autonomie.

Par analogie avec le surmoi décrit par Freud, Boszormenyi-Nagy décrit un surmoi anti-autonome. Il pense que nous intériorisons l'attente inavouée de nos parents de ne pas être quittés de la même manière que nous intériorisons leurs interdits. De même que nous ressentons de la culpabilité à l'idée-même d'enfreindre leurs tabous, nous pouvons nous sentir coupables quand nous tentons de nous détacher d'eux. Cette culpabilité n'a souvent pas grand-chose à voir avec la dette réelle que nous pourrions avoir à leur égard ni même avec leurs attentes du moment. Pour surmonter cette culpabilité, nous devons apprendre à faire une distinction entre la culpabilité d'ordre psychologique dont nous pourrions nous débarrasser en prenant conscience de son origine, et la culpabilité véritable qui résulterait d'une réelle ingratitude à l'égard de nos parents.

Loyauté et règles familiales

Dans certains cas, la loyauté que nous manifestons

à notre famille peut être le résultat des pressions que notre famille exerce sur nous. Ce qui caractérise ces situations, c'est que la loyauté n'est pas basée sur la réciprocité et la confiance, mais sur le contrôle et le pouvoir. Il s'agit de situations dans lesquelles les parents menacent leurs enfants de représailles s'ils n'obéissent pas à leurs règles ou s'ils ne répondent pas à leurs attentes.

Dans de tels cas, une des voies possibles pour le jeune est de tenter de rassurer ses parents sur sa loyauté en acceptant de suivre leurs règles dans quelques domaines au moins. Si ses parents sont alors capables de reconnaître que leur enfant n'est pas entièrement déloyal, il est possible qu'ils acceptent un peu plus facilement qu'il ne se plie pas à toutes leurs attentes.

Loyauté et liens biologiques

Une dernière question se pose. Sommes-nous loyaux envers nos parents simplement parce que nous avons un lien biologique avec eux? Il n'est pas possible de démontrer que nous nous montrons loyaux envers nos parents de sang simplement parce que nous partageons des gènes communs, mais le biologiste R. Dawkins a émis l'idée que si nous aidons les membres de notre famille directe, ce n'est ni par redevance ni par altruisme mais simplement parce que nos “gènes égoïstes” nous poussent à favoriser leur propagation en nous amenant à aider les gens qui partagent notre patrimoine génétique plus que les autres. Ceci pourrait ouvrir une piste de plus pour tenter d'expliquer pourquoi les enfants restent loyaux à des parents biologiques qui les ont maltraités ou abandonnés, une attitude qui a beaucoup interpellé les thérapeutes et les intervenants sociaux (Ducommun-Nagy, 2008).

Que doit-on à nos parents ?

Une des questions qui posent problème aux thérapeutes est celle du degré de redevance que nous avons à l'égard de nos parents. Dans le cas des relations familiales, la valeur de ce que nous offrons aux autres et de ce qu'ils nous donnent est subjective. Il n'est pas possible de tenir un livre des comptes familiaux comme nous pourrions tenir la comptabilité d'une entreprise. De même, la définition de ce qui constitue une expression acceptable de loyauté n'est pas objective. Un parent peut reprocher à son enfant d'être déloyal malgré le fait qu'il ait fait de grands sacrifices pour se montrer disponible, et un autre parent se trouver satisfait simplement parce que son enfant n'a pas oublié son anniversaire.

Qui détermine alors ce que nous devons aux autres et à quel moment nous avons réglé la dette que nous avons envers eux ? La définition de ce que nous devons aux autres et de ce qu'ils nous doivent résulte d'un dialogue entre les différentes parties. Le signe d'une relation vraiment équitable est que chacune des parties accepte de reconnaître la position de l'autre comme tout aussi légitime que la sienne.

Il est encore plus difficile de définir le degré de redevance de l'enfant qui a subi des maltraitances ou qui a été abandonné. Il est acceptable de penser que l'enfant abandonné à la naissance par une mère qui avait tout de même accepté de mener à terme une grossesse qu'elle ne souhaitait pas, lui est tout de même redevable. C'est ici que l'on parle de dette de vie. Par contre, il est difficile d'invoquer une dette de vie dans le cas d'un enfant dont la mère l'a mis en danger par ses comportements, qu'il s'agisse de prise de toxiques pendant la grossesse ou même de tentative d'infanticide. Nous voyons aussi des enfants rester loyaux à des pères qui les ont battus au point de leur causer des dommages physiques permanents. Là encore, il est difficile d'évoquer une dette de vie.

Si nous ne pouvons invoquer la redevance ou la dette de vie, que reste-il pour expliquer la loyauté de tous ces enfants ? L'hypothèse d'une loyauté basée sur un simple lien génétique ne peut pas être exclue, mais elle reste très ténue. Une explication possible se situe alors dans la dimension ontique. Il n'est probablement pas possible d'entièrement écarter nos géniteurs comme source de définition du Soi. Nous devons donc maintenir un lien avec eux.

Dans le cas de bonnes relations familiales, le lien entre parents et enfants est tissé de toutes sortes de manières, et la loyauté n'en est qu'une des expressions. Dans le cas de parents déficients ou de parents absents, c'est souvent à l'enfant qu'il incombe d'entretenir le lien. Comme ces enfants sont souvent coupés de leurs parents biologiques parce qu'ils ont été placés hors du milieu familial ou adoptés, la loyauté reste le seul lien encore possible avec leurs parents absents. Il n'est donc pas étonnant que la loyauté joue un rôle si important dans ces situations.

Les manifestations cliniques de la loyauté

Le cadre de cet article ne permet pas de passer en revue tous les problèmes cliniques qui peuvent être reliés à la loyauté familiale ni de discuter dans le détail de leur abord thérapeutique. Pour cela, les lecteurs intéressés devront se référer aux ouvrages mentionnés en fin d'article. Il est tout de même possible de tracer quelques grandes lignes. On peut classer dans trois catégories ce type de problèmes cliniques. On trouve d'abord les problèmes liés aux conflits de loyauté, et ensuite les troubles relationnels et les symptômes individuels qui sont liés au glivage de loyautés et aux loyautés invisibles.

Conflits de loyauté

Les conflits de loyauté sont pour une bonne part

inévitables puisque nous sommes très souvent redevables envers plusieurs personnes en même temps. Une des stratégies les plus constructives pour surmonter ce type de conflit de loyauté est de tenter de nous montrer équitable d'une manière séquentielle à l'égard de chacune des personnes qui méritent notre loyauté : "Je ne peux pas t'aider aujourd'hui parce que je suis prise par une autre obligation, mais je peux t'assurer que la semaine prochaine, je serai disponible". De plus, les attentes que nos familles placent sur nous entrent souvent en conflit avec les attentes de nos conjoints ou de nos amis. On parle alors d'un conflit de loyauté entre la loyauté verticale qui est due à notre famille d'origine et la loyauté horizontale, celle qui est due à nos pairs. Dans ce type de conflit de loyauté, il ne s'agit pas seulement de trouver le moyen de nous montrer équitables mais aussi de faire équipe avec notre partenaire pour trouver une manière acceptable pour les deux de répondre aux attentes de nos familles d'origine.

Il faut se rappeler que l'une des sources de conflits les plus fréquentes dans les couples résulte du fait qu'un des partenaires se plaint que l'autre fait trop de sacrifice pour sa famille d'origine : "Tu laisses ta mère téléphoner n'importe quand. Moi, je sais dire à la mienne de nous laisser tranquille". Il est donc important que nous sachions nous mettre d'accord sur des solutions qui soient acceptables pour les deux parties. Par exemple, nous pouvons nous mettre d'accord avec notre partenaire pour rendre visite à l'une des familles à Noël et de voir l'autre au Nouvel-An puis de faire l'inverse l'année suivante.

Loyautés clivées

La loyauté clivée résulte d'une demande impossible. On rencontre cette situation surtout dans le cas de divorces. Elle a des caractéristiques parallèles avec celle de ce que certains nomment le syndrome d'aliénation parentale. Un parent qui déteste l'autre demande à son enfant de dénigrer son ex-conjoint comme preuve de loyauté : "Si tu m'aimais vraiment,

tu verras bien tout le mal que ton père (ta mère) m'a fait." L'autre parent pose la même exigence. L'enfant se trouve dans une impasse puisqu'il ne peut satisfaire un parent sans trahir l'autre. Certains enfants réagissent à cette situation par une détresse qui peut les amener à des comportements autodestructeurs, voire au suicide.

Du point de vue thérapeutique, il s'agit de situations difficiles à aborder. Dans les cas les moins graves, la position des parents peut progressivement s'assouplir. Parfois, ces parents peuvent finir par prendre conscience du dommage qu'ils causent à leur enfant. Dans le cas où les parents ne changent pas d'attitude, le thérapeute devra aider l'enfant à voir les limites de ses deux parents et le soutenir pour qu'il se sente plus libre de ne pas répondre à leurs attentes impossibles. Cette deuxième stratégie est possible surtout quand il s'agit d'enfants plus âgés. Parfois le placement de l'enfant dans un milieu neutre est nécessaire pour alléger les pressions que ses parents exercent sur lui.

Loyautés invisibles

Nous avons vu que la loyauté invisible est avant tout le résultat d'une contradiction entre le sentiment de ne pas être redevable à un parent et le besoin de lui rester tout de même loyal pour toute la série des raisons que nous avons évoquées plus haut. Elle se manifeste par une absence de disponibilité pour le parent envers qui nous avons un grief et le sabotage de la relation avec les gens envers lesquels nous sommes réellement redevables. Nous trouvons de multiples exemples : il y a ainsi le cas de la personne qui refuse de rendre visite à un parent âgé en réaction au fait d'avoir été abandonnée dans sa jeunesse, mais qui en même temps verse toute sa colère sur son partenaire. Du point de vue du parent, cette personne est déloyale, mais elle reste indirectement loyale en utilisant son partenaire comme cible de ses récriminations au lieu de les adresser au parent qui l'avait lésée.

On retrouve la loyauté invisible dans les situations où nous sommes coupés de la possibilité d'exprimer notre loyauté à une personne ou à un groupe de manière directe. C'est par exemple le cas des enfants adoptés qui ne savent rien de leurs parents de sang. Comme ils ne peuvent pas se montrer loyaux envers eux d'une manière directe, ils peuvent se mettre à rejeter les gens qui les élèvent, ce qui les amènera alors à se montrer indirectement loyaux à leurs parents biologiques. Ces enfants peuvent être aidés si les adultes qui les élèvent les aident à trouver des expressions moins destructives de leur loyauté. Par exemple, un enfant qui a été abandonné par un père souffrant d'alcoolisme aura moins tendance à saboter la relation avec ses parents adoptifs ou à se mettre à boire à l'adolescence si ceux-ci font l'effort de l'encourager à se montrer loyal à son père d'une autre manière, par exemple en s'intéressant au sport favori de cet homme.

Loyauté familiale et autonomie personnelle

Puisque la loyauté nous entraîne parfois dans des choix difficiles ou des compromis qui peuvent être destructeurs, les thérapeutes ont eu tendance à la voir comme un lien invalidant. Ils la conçoivent très souvent comme une force qui nous maintient dans la dépendance envers nos parents et qui nous oblige à répéter leurs comportements négatifs, à nous sentir responsables des dettes qu'ils avaient pu encourir ou encore à faire le sacrifice de nos buts personnels. Ce qu'ils ne voient pas, c'est qu'en raison de la nature paradoxale de l'autonomie, la loyauté peut nous mettre sur le chemin de l'autonomie individuelle parce qu'elle nous assure un lien avec les autres.

Or, parmi tous les types de liens possibles, la loyauté est un des liens les plus souples parce qu'elle nous met en relation avec les autres sans que cela requière une interaction directe. Nous pouvons offrir notre

loyauté à des gens qui ne sont pas présents dans notre vie, un parent décédé, un conjoint absent.

De plus, nous ne sommes jamais condamnés à reproduire les comportements négatifs de nos parents. En réalité, c'est justement quand nous refusons de nous engager dans des comportements destructifs pour les générations futures que nous nous montrons les plus loyaux envers nos parents. En protégeant les intérêts des générations futures, c'est leur intérêt que nous protégeons également puisque c'est de leur descendance qu'il s'agit.

En résumé, pour les thérapeutes contextuels, la santé des familles se mesure par la capacité des individus qui en font partie de trouver un équilibre entre les engagements qu'ils ont à l'égard de leurs parents, leurs besoins personnels et les obligations qu'ils ont envers leurs conjoints ou leurs enfants. Ils ne proposent jamais que nous fassions le sacrifice de nos buts personnels.

Consultez une bibliographie relative à ce texte sur www.yapaka.be



Tous les 2 mois, un livre de 64 pages envoyé gratuitement aux professionnels de l'enfance et de l'aide à la jeunesse (11.000 ex.)

Temps d'Arrêt – Déjà parus

- L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents. Collectif.
- Avatars et désarrois de l'enfant-roi. Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot.*
- Confidentialité et secret professionnel: enjeux pour une société démocratique. Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais.*
- Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance. Reine Vander Linden et Luc Roegiers.*
- Procès Dutroux; Penser l'émotion. Vincent Magos (dir).
- Handicap et maltraitance. Nadine Clerebaut, Véronique Poncelet et Violaine Van Cutsem.*
- Malaise dans la protection de l'enfance: La violence des intervenants. Catherine Marneffe.*
- Maltraitance et cultures. Ali Aouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro.
- Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux. Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant.
- Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter, agir: le risque de la confusion. Serge Tisseron.*
- Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles. Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret.
- Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale. Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo, Patricia Laloire, Françoise Mulkay, Gaëlle Renault.*
- L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale? Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour.*
- Voyage à travers la honte. Serge Tisseron.*
- L'avenir de la haine. Jean-Pierre Lebrun.*
- Des dinosaures au pays du Net. Pascale Gustin.*
- L'enfant hyperactif, son développement et la prédiction de la délinquance: qu'en penser aujourd'hui? Pierre Delion.*
- Choux, cigognes, «zizi sexuel», sexe des anges... Parler sexe avec les enfants? Martine Gayda, Monique Meyfroet, Reine Vander Linden, Francis Martens – avant-propos de Catherine Marneffe.*
- Le traumatisme psychique. François Lebigot.*
- Pour une éthique clinique dans le cadre judiciaire. Danièle Epstein.
- À l'écoute des fantômes. Claude Nachin.*
- La protection de l'enfance. Maurice Berger, Emmanuelle Bonneville.*
- Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel. Jean-Marie Forget.
- Le déni de grossesse. Sophie Marinopoulos.*
- La fonction parentale. Pierre Delion.*
- L'impossible entrée dans la vie. Marcel Gauchet.*
- L'enfant n'est pas une «personne». Jean-Claude Quentel.
- L'éducation est-elle possible sans le concours de la famille? Marie-Claude Blais.
- Les dangers de la télé pour les bébés. Serge Tisseron.*
- La clinique de l'enfant: un regard psychiatrique sur la condition infantine actuelle. Michèle Brian.
- Qu'est-ce qu'apprendre? Le rapport au savoir et la crise de la transmission. Dominique Ottavi.*
- Points de repère pour prévenir la maltraitance. Collectif.
- Traiter les agresseurs sexuels? Amal Hachet.
- Adolescence et insécurité. Didier Robin.
- Le deuil périnatal. Marie-José Soubieux.

*Épuisés mais disponibles sur www.yapaka.be

Prenons le temps de travailler ensemble

La prévention de la maltraitance est essentiellement assurée au quotidien par les intervenants en lien direct avec les familles.

Le **programme Yapaka**, mené par la Coordination de l'aide aux enfants victimes de maltraitance, a pour mission de soutenir ce travail.

D'une part, il propose un volet de formations, de conférences, d'informations via une newsletter et les livres Temps d'Arrêt aux professionnels. D'autre part, des actions de

sensibilisation visent le public (livres, spots tv, autocollants...).

Plutôt que de se focaliser sur la maltraitance, il s'agit de promouvoir la construction du lien au sein de la famille et dans l'espace social: un tissage permanent où chacun – parent, professionnel ou citoyen – a un rôle à jouer.

yapaka.be 

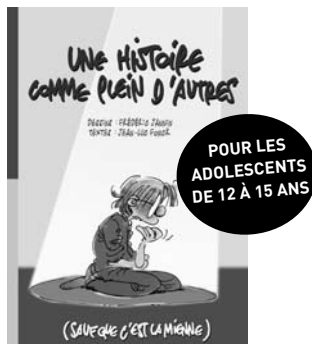
Une action de la Communauté Française

Les livres de yapaka

disponibles toute l'année gratuitement
sur simple demande au 0800/20 000



Livre de 80 pages
60.000 ex./an
Diffusion gratuite à chaque
élève de 4^{ème} primaire



Livre de 80 pages
60.000 ex./an
Diffusion gratuite via
les associations fréquentées
par les adolescents



Livre de 80 pages
60.000 ex./an
Diffusion gratuite via les
crèches, écoles, associations
fréquentées par les parents



Livre de 80 pages
60.000 ex./an
Diffusion gratuite via les
écoles, associations fréquentées
par les parents

